

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LES FEMMES ET LES FILLES DE JACQUES II

Après la mort tragique de Charles I^{er}, sa veuve Henriette-Marie, se réfugia en France; elle aurait voulu y rassembler tous ses enfants auprès d'elle, mais le traité de paix qui intervint en 1654, entre la France et l'Angleterre, entre Louis XIV encore mineur, il est vrai, et Cromwell, interdit aux princes anglais la patrie de leur mère, la patrie de leur aïeul Henri IV. Les trois fils d'Henriette-Marie cherchèrent un asile dans les Pays-Bas, de tout temps si hospitaliers à l'infortune. Leur sœur aînée avait épousé, presque enfant encore, le jeune prince d'Orange, Guillaume II, et ce fut près d'elle, à la Haye, que les ducs d'York et de Gloucester se retirèrent.

La princesse d'Orange avait pour fille d'honneur et pour amie intime Lady Anne Hyde, fille du lord chancelier d'Angleterre; elle avait quinze ans à peine, elle était belle et charmante, et le duc d'York, qui fut depuis Jacques II, éprouva pour elle la plus ardente passion. Il a dit lui-même, dans ses *Mémoires autographes*, en parlant d'elle et de lui : « Outre les grâces de sa personne, elle possédait toutes les qualités propres à enflammer un cœur moins disposé à s'allumer que celui de Jacques, et la passion qu'il avait conçue pour elle en arriva à ce point, qu'entre le premier jour où il la vit et l'hiver qui précéda la restauration du roi, il résolut de n'épouser qu'elle et il le lui promit. »

Il tint sa promesse et il épousa secrètement la fille du chancelier. La fortune cependant redevint favorable aux Stuarts; Cromwell venait de mourir à l'apogée de sa puissance (1658); son fils Richard succédait au Protectorat, mais il ne succédait pas à la grandeur, ni au génie de son père;

il rentra dans la vie privée; le général Monk prépara habilement le terrain, et les trois royaumes rappelèrent les Stuarts. Le 29 mai 1660, Charles II fit son entrée dans Londres, au milieu de l'enthousiasme populaire, si ardent et si versatile. Le duc d'York l'accompagnait; sa jeune femme était encore cachée dans l'ombre, mais la nouvelle du mariage s'était répandue; elle avait excité la plus violente colère dans l'âme d'Henriette-Marie, et la princesse d'Orange ne pouvait pardonner à son frère d'être venu prendre femme parmi les filles de sa maison. Les courtisans ne manquèrent pas de répandre les plus odieuses calomnies sur le compte d'Anne Hyde, et son mari lui-même en ressentit la triste influence; il renia sa jeune épouse devant sa mère, et, abandonnée de son unique protecteur, cette malheureuse femme mit au monde un fils qui fut accueilli avec froideur et avec défiance. Suspendue entre la vie et la mort, elle épuisait ses forces pour protester de sa fidélité; elle pouvait répéter avec la *Cymbeline* de Shakespeare : « Qu'est-ce être infidèle? Est-ce de veiller et de penser à lui? de pleurer au son de chaque heure? »

Personne n'avait plus accueilli et propagé ces rumeurs calomnieuses que la princesse d'Orange, qui haïssait ce qu'elle avait aimé, et son amour passionné pour sa famille avait égaré sa conscience naturellement droite. La mort la rappela à elle-même : elle tomba très-grièvement malade, et, sur le point d'expirer, pour décharger son âme, elle reconnut, en présence de son frère, la parfaite innocence d'Anne Hyde. Réconciliée avec son mari, il lui restait à obtenir le pardon de sa belle-mère, qui avait dit dans sa colère : « Si cette femme-

entre à Whitehall par une porte, je sortirai par l'autre! » Forte de son innocence, fière de sa maternité, la duchesse d'York attendit la reine douairière, un jour où elle venait dîner en cérémonie à Whitehall, et au moment où Henriette-Marie passait au milieu d'un brillant cortège, elle vint s'agenouiller devant elle. Henriette fut touchée, elle embrassa la jeune femme, la prit par la main, et la conduisit à sa table. Elle dit le soir au chancelier : « Je reçois votre fille comme ma fille! » je lui pardonne du fond du cœur, ainsi qu'à mon fils et je leur témoignerai dorénavant l'affection d'une mère. »

La réconciliation fut, en effet, complète et durable; Anne Hyde eut plusieurs enfants; deux seulement vécurent et régnèrent : ce furent Marie et Anne. Elle mourut jeune encore et sans avoir pris place sur le trône; elle ne vit ni l'élévation ni la chute de son époux. Les dernières années de sa vie furent très-sérieuses : elle étudia à fond la religion catholique et l'embrassa secrètement. Elle a écrit elle-même les motifs de sa conversion.

Charles II n'avait pas d'enfant de Catherine de Bragance; Jacques se remaria, et il choisit pour femme une princesse de la noble maison d'Este, Marie-Béatrice. Elle était très-jeune, Jacques avait dépassé l'âge mûr; mais la vertu et le devoir lui attachèrent cette sage épouse; elle partagea sa courte puissance et ses longs malheurs; elle ennoblit le trône par la pureté de sa vie, et la grandeur de son âme égala celle de son infortune.

La mort de Charles II (1683) plaça sur le front de Jacques la couronne d'Angleterre : il était aimé des Anglais, son courage et sa simplicité leur étaient sympathiques, mais un cruel ennemi, nourri dans sa propre famille, détourna de lui l'affection publique et le fit bientôt descendre du trône. Jacques avait marié sa fille aînée, Marie, fille d'Anne Hyde, à Guillaume d'Orange, prince plein d'intelligence, d'énergie et d'ardeur, et qui avait une ambition égale à sa force de volonté, ce qui n'était pas peu dire. Il fut pour Jacques un fidèle allié, aussi longtemps que Jacques n'eut pas de fils, mais lorsque Marie-Béatrice mit au monde ce prince Jacques destiné à une vie si malheureuse, Guillaume changea, et les mécontentements des Anglais trouvèrent en lui un trop habile champion.

Jacques était catholique de cœur, et sa nouvelle épouse, qui avait une piété ardente, l'encourageait à soutenir la vieille foi, persécutée depuis Henri VIII. Toutes les sectes d'Angleterre étaient alarmées; elles réunirent leurs efforts pour arrêter le rétablissement du catholicisme : Guillaume d'Orange arma une flotte destinée à envahir l'Angleterre; Jacques, vainement averti par Louis XIV, ne put croire à la défection de son gendre, à la trahison parricide de sa fille. On le lui fit bien voir : abandonné de l'armée, abandonné des courtisans, abandonné de sa seconde fille Anne,

il se résolut à fuir son royaume; il confia la reine Marie-Béatrice et son enfant au duc de Lauzun qui les amena en France, à travers mille périls, et il quitta le palais de Whitehall, au moment où les soldats de Guillaume allaient y entrer : Marie et Guillaume foulèrent en triomphateurs le sol que leur père infortuné quittait pour ne jamais le revoir.

Louis XIV accueillit le roi et la reine d'Angleterre avec une bonté et une grandeur indicibles; on sait qu'une dame d'honneur de Marie-Béatrice voulant dire en peu de mots à une de ses amies quel avait été l'accueil du roi de France envers un souverain malheureux, lui envoya un feuillet de ses Heures, à Vêpres :

Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis, Donec ponam inimicos scabellum pedum tuorum.

Le roi fournit à tous les besoins de ses hôtes et il leur donna une flotte pour reconquérir leurs États; mais la bataille de la Hogue, perdue le 11 juillet 1690, ruina les dernières espérances de Jacques. Et pourtant, tout vaincu et désespéré qu'il fut, il applaudissait au courage des Anglais, et il disait aux officiers de marine français qui l'entouraient : — « Voyez comme mes braves Anglais se battent ! » Parole digne d'un petit-fils de Henri IV. Depuis ce moment, Jacques et Marie-Béatrice passèrent leur vie à Saint-Germain, occupés de Dieu, de leur fils, des pauvres Jacobites qui les avaient suivis et dont ils soulageaient la misère au prix de leurs propres privations. Jacques mourut en 1701, heureux de la foi qu'il avait achetée au prix de trois royaumes, mais le cœur brisé par l'ingratitude de ses deux filles. Béatrice lui survécut dix-sept ans, et toute sa vie ne fut qu'un enchaînement de bonnes œuvres : La foi fut la note dominante de son âme, elle lui sacrifia ce que le langage humain appelle la gloire et le bonheur, et ce fut sans regret.

« Sa vie, dit Saint-Simon, n'a été qu'une suite de malheurs héroïquement portés jusqu'à la fin, dans l'oblation à Dieu, le détachement, la pénitence, les prières et les bonnes œuvres continues, et toutes les vertus qui consistent les saints; parmi la plus grande sensibilité naturelle, beaucoup d'esprit et de hauteur naturelle, qu'elle sut captiver étroitement et humilier constamment, avec le plus grand air du monde, le plus majestueux, le plus imposant, avec cela doux et modeste. Sa mort fut aussi sainte qu'avait été sa vie. Sur les 600,000 livres que le roi lui donnait par an, elle s'épargnait tout pour faire subsister les pauvres Anglais dont Saint-Germain était rempli. Son corps fut enseveli à la Visitation Sainte-Marie de Chaillot. »

Marie, femme de Guillaume III, avait été la plus chère affection de son père : elle était née de son premier mariage et de son premier amour, il la chérissait d'une tendresse de préférence.

Élevée dans la religion de sa mère, elle était aussi ardente protestante que Jacques était fidèle catholique, et quoiqu'elle n'eût pas un grand goût pour le mari froid et sévère qu'on lui avait donné, elle unit sa politique et ses vues religieuses aux siennes. Quand elle apprit la chute de son père et la victoire, victoire facile, de Guillaume, elle éclata en transports de joie; son entrée fastueuse dans Londres indigna même ses partisans; elle fit aussitôt demander la bénédiction de l'archevêque de Canterbury; il fit répondre:—Qu'elle obtienne la bénédiction de son père, et je lui donnerai la mienne. Les Jacobites l'appelaient Tullie, se souvenant de la cruelle fille qui avait fait passer son char de triomphe sur le cadavre de son père, et Dieu se chargea de la punition de celle qui avait violé, sans scrupule et sans remords, le quatrième commandement. Elle mourut jeune, en 1635, sans laisser d'enfants, en léguant à la postérité une mémoire odieuse, et un prédicateur, montant en chaire le lendemain de sa mort, prêcha sur ce texte tiré des Rois, sur ces paroles de Jésus appliquées à Jézabel : *Allez, et donnez la sépulture à cette malheureuse, parce qu'elle est fille de roi.*

Le Parlement ayant exilé du trône la postérité catholique de Jacques II, sa fille Anne fut appelée à recueillir la succession de Guillaume, en 1702. Son règne, grâce au fameux duc de Malborough, fut brillant; les victoires sur la

France ont été toujours si populaires en Angleterre! Elle eut la gloire de réunir définitivement l'Écosse à l'Angleterre; la paix régnait autour d'elle, les lettres florissaient, mais au milieu de ses succès, Anne n'était pas heureuse. Le dernier pardon de son père, le malheur de son frère la préoccupaient constamment; elle savait que Jacques l'avait bénie et nommée à son dernier moment, en lui recommandant le prince Jacques, mais elle était cruellement liée par les lois que le Parlement avait imposées à la nation, et son bon vouloir demeurait stérile. Elle avait perdu neuf enfants, et elle voyait avec douleur que la couronne de saint Édouard et de Bruce allait passer, après elle, à la famille de Hanovre: son impuissance à dominer les événements empoisonna son règne et sa vie. Elle n'avait que cinquante ans lorsque la mort vint la chercher: dans les luttes de son agonie, elle répétait sans cesse avec un accent déchirant: « O mon frère! ô mon frère! que deviendrez-vous? » Elle expira le 1^{er} avril 1714, laissant le souvenir d'une âme douce et faible; elle n'eut pas assez d'énergie pour être juste, mais si elle était née dans une condition médiocre, on aurait loué ses vertus et sa simplicité.

George I^{er}, son neveu, recueillit son héritage, et par lui, quelques gouttes du sang des Stuarts coulent dans les veines de la reine Victoria.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

SABINE DE RIVAS

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL

Mademoiselle Maréchal a conquis en peu d'années une place honorable dans le bataillon des femmes auteurs; son succès est bien justifié par la droiture de ses intentions et la spirituelle vivacité de ses récits. Ce nouveau volume que nous annonçons, sans avoir la valeur de la *Roche Noire*, la plus jolie création de l'auteur, n'est pourtant pas sans mérite; ce que l'on peut lui reprocher c'est l'identité des types que mademoiselle Maréchal reproduit partout: Sabine de Rivas, comme ses sœurs, sorties du même encrier, est une jeune fille pauvre et parfaite, qui, après quelques épreuves courageusement

supportées, aboutit à la félicité terrestre: elle trouve un mari, jeune, riche, noble, vertueux: *ils vécurent longtemps et ils eurent beaucoup d'enfants.*

Hélas! hélas! où donc a vécu mademoiselle Maréchal? dans quelles Iles Fortunées? dans quel royaume féerique où toujours et à point nommé, le Prince Charmant épouse la douce Cendrillon; où, dans quel monde, a-t-elle vu et tant de perfection et tant de félicité? Nous ne blâmerions pas du tout ces excursions dans le domaine de la fantaisie, si l'auteur n'écrivait que pour elle-même et pour ces lecteurs qui cherchent dans nos petits romans un délassement et un repos; mais elle écrit pour la jeunesse, la jeunesse féminine, ignorante, crédule, et c'est un véritable traquenard que de présenter à ces

jeunes esprits la vie telle qu'elle n'est pas, le monde tel qu'il ne sera jamais. Elle n'enseigne, dira-t-on, que la vertu, elle ne conseille que le devoir, mais la vertu, chez ses héroïnes, est si promptement couronnée, la route du devoir aboutit à de si chimériques bonheurs, qu'une pauvre fille, nourrie à cette école, s'étonnera si le succès ne récompense pas ses premiers efforts; si elle se voit condamnée à tracer son sillon, sans qu'un mariage opulent, des protecteurs et des amis, des princes russes et des oncles millionnaires, l'attendent au bout. Elle s'étonnera et se découragera, et ne comprendra point que le sort de *Sabine de Rivas* ou de *Madeleine Green* ou de *Bérangère*, ou de la *Cousine de Lionel*, ne lui tombe pas en partage.

Revenons à *Sabine de Rivas* : elle est orpheline, élevée chez des parents qui l'aiment et qui veulent la doter, mais leurs intentions sont méconnues par leur fils, et on vole à Sabine sa petite fortune; elle entre alors comme secrétaire chez une dame bretonne, personnage aussi invraisemblable qu'il est peu intéressant; cette dame la destine à son fils, le baron de Talloires, et le mariage se fait aux applaudissements de tous. Le médecin qui, d'ordinaire, joue un grand rôle dans les romans de mademoiselle Maréchal, ne manque pas à celui-ci, non plus que la cuisinière bourruée et dévouée. Le roman se passe presque en dialogues, auxquels on pourrait demander peut-être plus de simplicité et de naturel. L'esprit même ne remplace pas la vérité.

Le talent de mademoiselle Maréchal est pourtant véritable; appliqué à d'autres thèmes, il pourrait faire beaucoup de bien, et alors l'éloge de son esprit, de son entrain, de sa bonne grâce, ne serait mêlé d'aucune critique (1).

LA

PETITE FILLE AUX GRAND'MÈRES

PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

Ici, l'éloge est sans restriction. Madame de Witt est, auprès de la jeunesse, l'apôtre du devoir, du travail, des idées élevées, et elle sait envelopper ses récits de la grâce la plus maternelle. Il est impossible de n'avoir pas de sympathie pour ce cœur chaud et ce noble esprit. Rien n'est plus simple que le petit drame mis en action sous ce titre : *La petite fille aux Grands-mères*. Le capitaine André est parti pour la Chine, laissant en France sa mère, sa femme et ses deux petits enfants. Son absence se prolonge, et les ressources de sa famille s'épuisent.

(1) Chez Blériot, 55, quai des Grands-Augustins. Paris. — Prix : 3 fr. franco.

Sa mère, caractère doux et viril dont l'auteur a peut-être trouvé le type non loin d'elle, sa mère ne perd pas courage; elle rassemble quelques faibles ressources, et elle fonde une école dans le village de Normandie où elle est née. Sa bru la seconde, la mère de cette bru vient vivre auprès d'elles, et c'est ainsi que la petite fille a deux grands-mères. Les efforts de ces femmes courageuses, leur vertu, la charité admirable de l'aïeule, forment la trame de cette histoire; elle est égayée par des malices d'enfant, par des mots du terroir normand, par un dialogue spirituel, et elle se termine bien, ce qui veut dire simplement que le capitaine André revient, après avoir couru de terribles dangers, et que toute la famille continue à travailler et à s'aimer. Pas d'autre récompense que celle-là. Voilà un livre excellent, qui fait voir aux enfants la pure beauté de la vertu et qui leur fait comprendre que le bonheur est au fond de l'âme, dans le repos de la conscience et le sentiment du devoir accompli.

Nous recommandons vivement ce charmant livre à toutes les mères et à tous les enfants (1).

LE FILS DE LOUIS XV

Louis, Dauphin de France.

PAR M. EMMANUEL DE BROGLIE

Quel glorieux et beau destin semblait promis à l'enfant qui naquit à Versailles, le 4 septembre 1729 ! il était fils premier-né et unique de Louis XV et de Marie Leczinska; il comblait les vœux de son père et de sa mère, ceux de la nation française tout entière, qui voyait, assurée, par sa naissance, la succession au trône dans la ligne de Louis XIV. Des fêtes brillantes célébrèrent cet heureux événement, et pendant huit jours, on chanta des *Te Deum* dans les églises et on cria *Vive le Roi !* sur les places publiques; le fameux financier Samuel Bernard, ouvrait sa maison à tout venant, et faisait couler des flots de vin, ce qui lui coûta 50 à 60,000 livres.

Petit-fils du duc de Bourgogne, Louis en eut plus tard la vertu austère; mais son enfance fut plus douce et plus facile que celle de l'élève de Fénelon. Le Dauphin était né fier, sensible, très-accessible à l'amitié et à la compassion; sa foi était vive, il avait un ardent amour du bien et un grand désintéressement de lui-même; ses précepteurs firent de lui un prince studieux et éclairé; il semblait né pour être heureux et pour faire le bonheur des autres, mais tant de qualités demeurèrent stériles, et Dieu, rigou-

(1) Chez Hachette, collection rose. — Prix : 2 fr. 25 franco.

reusement juste envers la France, ne permit pas qu'elle fût gouvernée par un prince, dont la raison et la fermeté auraient pu la sauver des orages que lui préparait l'avenir.

Il n'est pas besoin d'insister sur ce qu'était la Cour de Louis XV; dès que le Dauphin put comprendre les scandales qui s'étaient à ses côtés, la gaieté sereine de son âme disparut, sa vertu naturelle devint plus sévère; en vain multiplia-t-on les embûches sous ses pas, il demeura toujours maître de lui-même, et le plus tendre des fils pour sa mère et le plus respectueux pour son père.

Il fut marié très-jeune encore à une princesse espagnole, Marie-Raphaëlle, seconde fille de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse; il l'aima avec passion et il en fut aimé. Ce fut le moment heureux et brillant de la vie du Dauphin: il fit ses premières armes, sous les yeux du roi, sous les ordres du maréchal de Saxe, et il raconte lui-même à sa mère, avec la joie d'un jeune soldat, la bataille de Fontenoy:

« Ma chère maman,

» Je ne puis vous exprimer ma joie de la victoire de Fontenoy que le Roi vient de remporter. Il s'y est montré véritablement roidans tous les moments, mais surtout dans celui où la victoire ne semblait pas vouloir pencher de notre côté, car alors sans s'ébranler du trouble où il voyait tout le monde, il donnait lui-même les ordres avec une fermeté et une présence d'esprit que tout le monde n'a pu s'empêcher d'admirer... » A sa femme, il écrit: « J'ai été témoin de la bravoure du soldat: il s'est battu comme un lion. » C'est ce qu'on pouvait dire de lui-même. Un témoin oculaire disait de lui: « Le Dauphin était à la bataille comme à une chasse de lièvre et disait presque: « Quoi! n'est-ce que cela? » Ce sentiment belliqueux, si vif chez lui, devint une des sources de ses chagrins; le roi, jaloux de son fils, l'éloigna des armées, et le prince vit, à Rosbach, la France humiliée et vaincue, sans avoir eu le droit de combattre pour elle.

Une grande douleur attendait le Dauphin, un an seulement après cette guerre si heureusement terminée: la Dauphine mourut le 19 juillet 1746; ce fut pour son mari un coup de foudre: il l'avait aimée sans partage, de toute la tendresse d'un cœur chaud et pur, il ne devait jamais l'oublier. Son image ne s'effaça pas de son esprit; dans son testament, il demanda que son cœur fut placé à côté de celui de sa première femme « de ce qu'il avait eu, disait-il, de plus cher au monde. »

Il n'eut pas le droit de la pleurer longtemps: il fallait des héritiers au trône; on songea donc à trouver une nouvelle Dauphine; le Maréchal de Saxe offrit sa nièce, Marie-Josèphe de Saxe, et trois mois après la mort de Marie-Raphaëlle, le nouveau mariage était décidé; au mois de dé-

cembre il fut conclu, malgré la profonde répugnance du jeune prince. La jeune fiancée n'ignorait pas avec quel sentiment elle allait être accueillie par son mari; elle en souffrit beaucoup, sans trop s'en alarmer, et le voyant pleurer au souvenir de sa première femme, elle lui dit: « Donnez, Monsieur, un libre cours à vos larmes, ne craignez pas que je m'en offense; elles me présagent ce que j'aurai le droit d'attendre, si j'ai le bonheur d'obtenir votre estime. »

Sa douceur gagna lentement ce cœur qui s'était si bien donné, et ses vertus s'y établirent; ce mariage royal fut complètement uni et bourgeoisement heureux: il formait avec les princesses de la famille royale, un petit groupe jeune et paisible dont les plaisirs ne ressemblaient pas à ceux de Versailles. Le Dauphin donnait beaucoup de temps à l'étude, il se consolait ainsi d'une inaction forcée, contre laquelle protestaient sa jeunesse et sa fierté. Il cultivait les lettres et étudia le droit français, l'Histoire, les sciences l'art militaire, il ne voulait rester étranger à rien, de ce qu'un homme et un roi doivent savoir. Ce travail assidu, son intimité avec sa mère, sa femme et ses sœurs, la naissance de ses six enfants, furent la consolation de sa vie, mais que d'amertumes à côté de ces innocents plaisirs et de ces purs sentiments! La froideur jalouse du roi envers son fils redoublait; le Dauphin était l'objet des railleries de la Cour frivole et corrompue qui avait perdu son père, il n'avait aucun crédit, aucun pouvoir. C'était pourtant un noble spectacle que celui de ce jeune homme, travaillant dans l'ombre, se préparant au difficile métier de roi; mais il ne fut compris ni par son père, ni par les hommes brillants de son époque. La piété courageuse et fière du prince offusquait les courtisans de Voltaire et de madame de Pompadour.

Les événements publics furent les grands événements de la vie du Dauphin: la guerre de Sept-Ans, durant laquelle il ne put obtenir la permission d'aller à l'armée, fut un amer chagrin pour lui: après les défaites de Rosbach et de Crefeld, il écrivit à son père une lettre suppliante pour qu'il lui fût permis de partir et de prendre le commandement de l'armée. Cette lettre touchante n'obtint qu'un refus; le Dauphin refoula en lui-même ses regrets et sa douleur, mais, à dater de cet instant, sa robuste santé s'altéra. Les attaques des philosophes contre la Religion ajoutèrent de cruelles épines à ses chagrins.

Sa vie devait être courte, vides aux yeux des hommes, pleine devant Dieu. Sa poitrine s'embarrassa, il languit pendant quelques mois, soigné par sa femme avec une tendresse passionnée, et il eut, devant la mort présente à ses yeux, une fermeté toute chrétienne. Le peuple se montra tout à coup fort sensible au sort d'un prince qu'il avait peu connu et peu apprécié. On fit des prières publiques qui furent suivies par une

grande foule; l'Eglise de Sainte-Geneviève était remplie de pauvres gens qui priaient pour la conservation du Dauphin; les troupes qui venaient de le voir parmi elles, au camp de Compiègne, montrèrent une vive affliction, et le régiment du Dauphin, le Dragons-Dauphin, alla jusqu'à s'imposer en corps un jeûne solennel pour la guérison de son colonel. Les philosophes seuls se réjouissaient; n'avoir plus à craindre le règne d'un homme religieux et ferme leur causait une joie qu'ils ne pouvaient dissimuler, et qu'Horace Walpole caractérise vivement dans ses lettres.

Le lit de mort du Dauphin offrait le plus touchant spectacle; toujours aimable, toujours souriant, c'était lui qui cherchait à soutenir les siens; l'espoir de la guérison semblait n'avoir aucun charme pour lui et jamais il ne voulut la demander à Dieu. Il ne désirait plus vivre: l'ennui, le sentiment de son inutilité, avaient sourdement miné ses forces. Avoir eu tant envie de bien faire et n'avoir rien fait, c'était là la vraie source de son mal: le Dauphin ne voulait plus vivre, il mourait de chagrin de voir l'Etat pencher vers sa ruine, sans pouvoir même essayer d'arrêter le mal.

La fin de ses souffrances arriva: il reçut encore une fois le Saint-Viatique et après les adieux les plus tendres à sa famille, il remit son âme entre les mains de Dieu, le 20 décembre 1765. Sa femme ne lui survécut que peu de temps; il laissa le lourd héritage de la couronne à son fils aîné, qui fut Louis XVI.

Nous avons raconté brièvement la vie du Dauphin, en analysant le beau travail que M. E. de Broglie lui a consacré; si bien fait et si bien dit, ce récit inspire un poignant intérêt; on aime son héros, on le pleure avec lui: c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son livre (1).

(1) Un beau volume. Chez E. Plon, 10, rue Garancière. Paris. — Prix : 3 fr.; franco, 3 fr. 50.

LES NEIGES D'ANTAN

PAR MADAME JULIE LAVERGNE

Nous avons lu avec un vif intérêt ce joli recueil de nouvelles historiques, pleines de sentiment, et teintées d'une couleur locale qui séduit. L'histoire de Memling, le peintre de Bruges, tant de fois racontée, a pris là un regain de jeunesse, l'*Histoire d'une Dentelle* est simple et touchante, le *Clocher d'Harfleur* amuse, *Au clair de la Lune* est un morceau original, et tout ce volume peut être lu par les jeunes filles auxquelles l'auteur a sans doute pensé en l'écrivant (1).

STATIONS SUR LA TOMBE D'UN ANGE

PAR UNE ENFANT DE MARIE

Voici un livre écrit par une mère, et qui se recommande à toutes les mères; l'auteur a puisé dans quelques poètes et surtout dans le grand et immortel poète de la douleur, dans David, les accents qui peuvent le mieux consoler celles qui, pleurant un être jeune et chéri, ne peuvent plus sourire qu'au rayonnement des espérances immortelles. Ce livre répète, sous toutes les formes: « Votre enfant envolée vit, elle vous voit, elle vous aime, encore un peu de temps et vous la retrouverez. »

Notre âme est immortelle ainsi que notre amour.

C'est donc aux mères affligées que nous signalons ici ce volume, dont la beauté typographique charme les yeux et qui renferme des pages bien touchantes (2).

Souffrance et consolation, titre de l'ouvrage d'une autre personne distinguée, pourrait lui appartenir aussi.

(1) Chez Victor Palmé, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain. Paris. — Prix : 3 fr.; franco, 3 fr. 50.

(2) Chez Douniol et comp., rue de Tournon, 29, à Paris. — Prix : 2 fr. 50.

CONSEILS

L'INDULGENCE

Quoiqu'une personne indulgente supporte beaucoup, pardonne souvent — car dans la famille comme dans le monde, le vieux proverbe : *Qui se fait mouton, le loup le mange*, est trop sou-

vent mis en pratique, — l'âme indulgente est cependant beaucoup plus heureuse et plus favorisée que celles qui éprouvent sa patience et qui la font souffrir. Elle n'approfondit pas le mal qu'on lui fait, l'ennui qu'on lui cause; elle n'agrandit pas la blessure en la fouillant, elle excuse, elle

se dit : « On ne savait pas m'affliger en faisant ou en disant telle ou telle chose. » Elle émousse de la sorte la pointe acérée que l'examen du caractère et des intentions des autres enfonce trop souvent dans l'âme. Être indulgent, ce n'est pas seulement pardonner les torts, c'est avoir soin de les pallier à ses propres yeux, c'est donner une douce interprétation aux paroles et aux actions de ceux qui nous entourent. Être indulgent, c'est être humble, c'est renoncer volontiers à ses droits (lorsque le devoir n'est pas engagé) et tolérer facilement quelques usurpations de préséance et d'autorité; être indulgent, c'est fermer les yeux sur les travers, les petits défauts, les petits ridicules des autres; être indulgent, c'est éviter la moquerie, c'est ne jamais signaler les torts du prochain; être indulgent, c'est répandre dans la vie intime une douceur et une facilité que tous, les plus bizarres et les plus endurcis, finissent par apprécier. On se lasse de tout ici-bas, excepté de la bonté : l'esprit fatigue parfois, la science devient pesante, l'habileté ennuie, les talents sont peu appréciés, mais la bonté est comme une oasis dans le désert, refuge où l'on accourt quand le soleil est ardent, quand la soif dévore, quand l'ennui et le chagrin oppressent. La plus belle fleur de la bonté, c'est cette indulgence de tous les jours, de tous les instants, qui attire la confiance et qui attache invinciblement les cœurs. Elle est le vrai caractère de la vraie charité, car saint Paul ne dit-il pas : *« La charité est patiente : elle souffre tout, elle excuse tout ; »* seule, elle adoucit les aspérités qui se rencontrent au sein de toutes les familles ; seule, elle rend possible l'amitié, car dans tout être humain qu'on aime, il se rencontre toujours mille choses à excuser et à pardonner : l'accord parfait n'existe pas ici-bas. Dans toutes les relations sociales, la parole pacifique que saint François de Sales adressait à madame de Chantal se trouve toujours applicable : « Vous avez été, lui disait-il, plus juste que bonne; or, il faut être plus bonne

que juste. » Et c'est là, croyez-le bien, un souverain remède pour ses propres peines; la défiance les fait naître, l'irritation les augmente, l'acrimonie les éternise ; une douce indulgence est un baume sur la plaie du cœur. Vous conserverez ainsi la paix avec les autres, et vous aurez dans le fond intime de votre âme un trésor de sérénité que rien ne pourra altérer. Essayons de cette précieuse vertu d'indulgence : sœur, femme, maîtresse de maison, dame de charité, les occasions de la pratiquer ne nous manqueront jamais. — C'est une œuvre difficile, c'est une œuvre de vertu, c'est-à-dire de force; le prochain, et le prochain le plus proche, nous donne mille occasions de tristesse et de mécontentement; les âmes délicates, ce qui n'est pas tout-à-fait la même chose que les esprits susceptibles, souffrent et sont heurtées à chaque instant, et leur demander de juger avec une parfaite et constante indulgence ces manques de procédés, ces paroles brusques, ces contradictions, ces défauts de sympathie, c'est beaucoup attendre de la vertu. On ne peut pas trop lui demander pourtant, lorsqu'elle a pour motif d'être agréable à Dieu, et pour résultat, d'établir la paix en nous et autour de nous. Et d'ailleurs, pour juger avec indulgence, que faut-il ? pénétrer dans la situation morale de celui qui nous froisse. Qu'y verrons-nous souvent ? des peines, des inquiétudes qui expliquent l'inattention ou la brusquerie qui nous ont affligés; la timidité qui se cache sous le manque de formes; le manque d'éducation qui, dans les classes inférieures, bannit la politesse et donne de la brutalité aux paroles et aux actions. Plus nous plongerons avant dans le cœur de nos semblables, plus nous aurons des raisons de plaindre et d'excuser, et la parole de madame de Staël : *Tout comprendre serait tout pardonner*, sera toujours belle parce qu'elle sera toujours vraie. J'ajoute que si on se connaît soi-même, si on a approfondi les misères de son propre cœur, on sera facilement indulgent pour autrui.

M. B.

SAINTÉ NATHALIE

Elle a rendu le bien et non le mal
à son mari, tous les jours de sa vie.

(Proverbes.)

La lune voguait, esquif d'argent, sur la nappe
sombre du ciel de Rome ; que ne voyait-elle pas,
la fière déesse aux trois noms redoutables, dans

cette Rome où Dioclétien régnait ? Les convives
sortaient, chancelants, des festins ; les femmes
célébraient dans des lieux écartés, les impurs
mystères de Bacchus ; les prêtres de Cybèle fai-
saient retentir les conques et les buccins ; les gar-
des de nuit traînaient aux entraves les malfaiteurs

ramassés dans les rues; au fond d'une terrible prison, sous le Capitole, des captifs enchaînés dormaient d'un sommeil profond, et souriaient à des rêves, sortis par la porte d'ivoire; à l'extrémité de la cité, près de la campagne, des hommes, des enfants, des femmes cheminaient par petits groupes et marchaient silencieux comme des ombres; ils se dérobaient tout à coup comme si la terre les eût engloutis... et si le regard de Phœbé avait pu sonder les entrailles de cette terre, qu'aurait-il vu? un autel, une oblation, des créatures prosternées et priant comme jamais la terre n'avait vu prier; alors, saisie d'un saint effroi, la lune, l'astre sortant des doigts du Créateur, aurait rejeté les hommages des mortels, et se serait unie à ces hommes en adoration pour dire avec eux : *Astres des Cieux, louez le Seigneur! soyez joyeux de briller pour Celui qui vous a créés!*

Pendant cette même nuit, dans une maison patricienne nouvellement bâtie sur la pente du Mont Viminal, un homme jeune encore, couché dans un lit de citre, entre des draps de soie, dormait d'un sommeil troublé qui ne ressemblait pas au paisible repos des pauvres prisonniers : il rêvait : il lui semblait qu'il se trouvait dans une forêt profonde, que traversait un fleuve aux eaux limoneuses; il reconnaissait ces lieux, il les avait parcourus autrefois, lorsqu'il était vexillaire de la première légion; mais dans son rêve, il était seul, ses vaillants compagnons étaient loin de lui, et avec un sentiment de dégoût et d'épouvante indicible, il se sentait suivi par une troupe de loups affamés; il se hâtait, mais en vain, il sentait leur haleine brûlante, il voyait leurs yeux méchants, et leur bande croissait à chaque seconde... il se pressait, il haletait, il allait être broyé sous ces mâchoires avides; lorsque sa femme, sa compagne, Nathalie, parut devant lui, belle et calme comme toujours :

« Viens! disait-elle, viens, cher Adrien, je te sauverai... » et il se jetait dans ses bras.

Il s'éveilla, trempé de sueur et d'angoisse, et il étendit le bras pour réveiller sa femme, couchée dans le lit placé à côté du sien, sous les mêmes draperies venues d'Asie. Le lit était froid et vide. Il se dressa sur son séant :

« Nathalie! Nathalie! »

Rien ne répondit; il se leva promptement, saisit la lampe de cristal et d'argent pendue au plafond, et regarda autour de lui : la chambre était vide; le lit n'avait pas été foulé. Plein d'inquiétude, il parcourut la maison tout entière, elle était silencieuse et déserte; Nathalie n'était ni dans la chambre aux livres où elle se plaisait à habiter, ni dans la salle à manger, ni dans la salle des bains, ni sous le portique, ni sur la terrasse, où quelquefois elle veillait seule avec ses pensées. Il s'assit à cette place où il l'avait parfois laissée, alors qu'il allait chercher le repos de la nuit; une terrible inquiétude oppressait

son cœur, et pourtant il ne s'y mêlait aucun soupçon. Marié depuis dix ans, il connaissait celle qui lui avait donné sa foi, il savait combien élevée et pure était son âme, et la jalousie, *plus dure* que l'Enfer, ne souillait pas l'image de cette fidèle compagne, mais d'autres craintes traversaient son esprit; il savait ce qui se passait autour de lui et quel souffle nouveau traversait la vieille société romaine; il connaissait les noms des jeunes filles et des matrones, qui, se séparant des divinités de l'Empire, de Saturne et de Rhéa, de Vesta et de Mars, d'Apollon et de Vénus, avaient embrassé une croyance étrangère et avaient versé leurs sang pour la mieux confesser. Il se souvenait de Lucine, de Flavie, issue de la famille Flavienne et parente de Titus; de Symphorose, veuve d'un tribun, et de ses sept fils immolés, de Cécile, la descendante des Scipions, de Praxède et de Pudentielle, de race sénatoriale, d'Agnès encore enfant, pour laquelle on n'avait pas pu trouver de fers assez étroits; il se demandait avec anxiété :

« Nathalie, elle aussi, a-t-elle cédé à ces suggestions? devrai-je craindre pour sa vie? la verrai-je traînée au supplice pour une superstition orientale? crédulité féminine! mystères d'Eleusis! mystères Dionysiaques! mystères du Nazaréen, tout captive l'imagination de la femme! Nathalie me semblait au-dessus de ces faiblesses... »

Il resta rêvant et réfléchissant; l'aube active d'un jour d'été commençait à poindre : des rayons de rose et d'or éclairaient l'Orient et le sommet des monuments commençait à blanchir. Un pas léger retentit sur le pavé de la terrasse, et une femme, enveloppée dans un manteau de laine blanche et dans les plis d'un long voile, se trouva devant Adrien. Une vieille esclave la suivait et regardait le maître avec crainte. Il leva la tête.

« D'où venez-vous, Nathalie? » dit-il d'un ton sérieux.

Elle fit signe à l'esclave de se retirer et s'agenouilla auprès de lui :

« Pardonnez-moi, dit-elle, Adrien, mon ami et mon maître, j'ai eu un secret pour vous, un seul! c'est une faute dans une union aussi intime que la nôtre! Adrien!

— Qu'avez-vous fait? d'où venez-vous?

— Je viens, dit-elle, de l'Eglise du Pasteur; je suis chrétienne. »

Elle fit le signe de la croix et tira de son sein un rouleau de papier sur lequel était écrit, en langue grecque : *Évangile de Saint Luc*; elle le lui présenta. Adrien le prit, y jeta les yeux, et dit à sa femme, en entourant de son bras sa taille qui fléchissait :

— « Je l'avais deviné!

— O mon Dieu! dit-elle, que vous êtes bon de n'avoir pas permis qu'un soupçon jaloux souillât notre amour!

— Mais, Nathalie, pourquoi ne m'avoir pas ouvert votre cœur ?

— Hélas ! répondit-elle, je confesse devant mon Dieu les terreurs de mon âme ; lorsque la vierge Suzanne, la parente de César, m'initia à la foi divine, la persécution sévissait ; de toutes parts se dressaient les chevalets et les bûchers ; les plus nobles d'entre les chrétiens périssaient dans d'affreuses tortures ; Suzanne elle-même tomba sous le glaive ; son oncle, le saint pontife Caius, succomba dans les supplices, rien n'était épargné ; je reçus les eaux du baptême dans les catacombes, au milieu des larmes et des angoisses, en face des tombeaux sanglants des martyrs. Par la grâce de Dieu, je ne craignais pas pour moi, j'aurais été heureuse de confesser devant mes juges ma foi nouvelle, mais vous, Adrien ! vous ! j'attendais des jours plus sereins pour vous exposer ma croyance... pourvu que Dieu ne punisse pas ma lâcheté en m'enlevant cette couronne du martyre dont je ne suis pas digne... j'ai eu peur de votre foi, peur de votre courage, peur de voir couler votre sang ! »

Il la regardait pendant qu'elle parlait ainsi ; son pur et beau visage exprimait les combats de son âme, indomptable pour ses propres dangers, tendre et faible pour les périls de celui qu'elle aimait.

« Vous croyez à ce Dieu nouveau ? dit-il.

— Si j'y crois ! je verserais avec transport mon sang pour affirmer ma foi !

— Et quel bien vous donne-t-il ?

— En ce monde la Vérité, dans une autre vie une récompense inénarrable.

— Si ces biens existent, pourquoi, Nathalie, pourquoi ne pas me les faire connaître !

— Écoutez ! dans nos saints livres, il est dit qu'une pauvre mère, nommée Agar, ne put voir mourir son fils, son Ismaël, elle se détourna ; l'idée de vos souffrances, ô mon ami, a dépassé mes forces... je n'ai pas le mâle courage de cette étrangère venue d'Orient, qui a exhorté au plus cruel martyre son mari et son fils, ni de l'épouse d'Eustache, qui est entrée avec lui dans le taureau embrasé... j'ai frémi pour vous... hélas ! je reconnais combien mon amour était imparfait et indigne d'une chrétienne.

— Oui, dit-il, j'ai le droit de me plaindre ; vous m'avez caché ce que vous croyez la vérité, et vous m'avez ravi ma part de vos dangers. Je réclame mes droits, Nathalie ! je vais lire ce livre.

— Vous serez chrétien ! dit-elle en pâlisant de joie et de douleur. Oh ! Adrien ! »

Il la saisit dans ses bras.

« Pourquoi, dit-il, sans moi, le danger, la mort et le Ciel, bien inénarrable dont vous parlez ? Nous sommes unis, saintement unis, et si Sénèque a voulu que sa Pauline le suivit dans la mort, si Arrie a montré à Pœtus le chemin de l'immortalité, pourquoi, sans moi, courez-vous

à de nouvelles lumières et à d'effroyables dangers ? »

Elle retomba à genoux.

« Que Dieu soit béni ! dit-elle, et qu'il vous éclaire, ô mon bien-aimé ! qu'il me pardonne à moi mes chutes et mes faiblesses ! »

II

La persécution sévissait ; Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, en a raconté d'une manière simple les tragiques détails. « L'an 303 de Jésus-Christ, dit-il, et le dix-neuvième du règne de Dioclétien, quelques jours avant le Dimanche de la Passion, on publia dans tout l'Empire un édit qui portait que toutes les églises des chrétiens seraient rasées jusqu'aux fondements, qu'il serait fait une perquisition exacte des Livres sacrés, pour être brûlés ; qu'à l'égard des chrétiens qui refuseraient d'abjurer, les personnes de condition seraient notées d'infamie, et le peuple fait esclave. Peu de temps après, arrivèrent de nouveaux ordres, qui portaient que tous les évêques seraient mis aux fers, et qu'ils seraient contraints par toutes sortes de moyens de sacrifier aux dieux. »

Il énumère ces moyens affreux, invention de l'Enfer contre les amis et les disciples du vrai Dieu. Le chevalet, les fouets, les ongles de fer qui pénétraient dans les entrailles, l'huile bouillante, les poids attachés aux pieds de celui qui était suspendu par un seul bras, le feu lent, les bêtes fauves ; il remarque en passant que les lions et les léopards qu'on lâchait sur les chrétiens les respectaient, se retiraient souvent sans les toucher, et fuyaient devant eux comme si une main invisible les eût chassés, ou qu'une vertu divine les eût empêchés de se livrer à leur instinct farouche. Plus farouches étaient les hommes, et le glaive du Confesseur achevait ceux qu'avaient respectés les bêtes des déserts. On ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de l'ingénieuse cruauté des juges, ou de l'intrépidité des martyrs : leur foi s'exaltait dans les affreux supplices, déchirés, broyés, ils voyaient les Cieux ouverts et le *Fils de l'Homme à la droite de son père*, et devant cette patience invincible, ce courage que rien ne put dompter, on doit dire ce que les martyrs déclaraient eux-mêmes : Dieu souffrait en eux, Dieu triomphait en eux : *Ce n'est plus moi qui vis ! c'est Jésus-Christ qui vit en moi !*

C'était au fond des catacombes, près du baptistère rempli par une source dont les froides eaux n'ont jamais reflété le soleil, qu'Adrien avait reçu le baptême. Le fier officier, le patricien accoutumé aux voluptés de la vie romaine, s'était courbé devant l'Évangile ; il l'avait étudié pour connaître la croyance de celle qu'il chérissait, et le charme inexprimable de la vérité avait subjugué cette âme qui ne croyait plus aux divinités païennes et qui avait cherché un peu de calme

dans la philosophie de Zénon. Mais combien Zénon, Epictète et Marc-Aurèle s'effaçaient et pâlissaient devant le vrai stoïcisme et l'intrépidité des martyrs ! qu'étaient-ce que des paroles, des maximes, des écrits, de l'éloquence, à côté de ces actes héroïques et sanglants ? *La douleur n'est pas un mal*, disait le chrétien les yeux levés au ciel et le corps sur le cheval ! *Je vois bien des hommes*, avait dit Epictète, *qui débitent les maximes des stoïciens, mais je ne vois pas de stoïciens*. Ce spectacle n'était pas éloigné cependant des yeux du philosophe ; il avait vu des chrétiens souffrant et mourant, mais l'orgueil de la raison l'aveuglait et il ne sut pas reconnaître et adorer la glorieuse folie du Christ qui confondait la sagesse humaine.

Adrien se souvenait : dans les Gaules, il avait vu des martyrs, il en avait vu à Rome, et le témoignage de leur sang se joignait à l'irrésistible autorité de l'Évangile. Il crut, et après les ordinaires épreuves, après avoir franchi les degrés qui conduisaient l'aspirant, le catéchumène, jusque dans le sein de l'unique Église, il reçut enfin le baptême. La persécution était de plus en plus impitoyable. Nathalie versa des larmes de joie, le jour où elle vit son mari revêtu de la blanche tunique des candidats, et elle soupira amèrement en songeant que bientôt, sans doute, la pourpre du martyre enrichirait ce vêtement d'innocence et de pureté : elle ne cessait de prier devant le tombeau de ceux qui avaient rendu témoignage au Christ, devant le tombeau de ces victorieux qui avaient triomphé du démon et du monde, pour implorer la grâce suprême — celle de voir souffrir et mourir l'époux qu'elle aimait. Elle ne pensait pas à sa propre vie, elle ne pensait qu'à lui, lui si aimable et si cher et qu'il faudrait voir livré à la barbarie des juges et des bourreaux. Elle implorait les grands martyrs, les héros de la cohorte céleste, les Apôtres qui avaient défié la croix, le glaive, les flèches ; Polycarpe qui s'était livré, comme un froment très-pur, à la dent des lions ; Laurent qui avait souri, parlé et prié sur le gril incandescent ; Sébastien qui venait de périr sous les traits ; Pierre et Dorothee dont on racontait le récent martyre dans les réunions des fidèles ; elle les suppliait de revêtir son ami d'une armure de foi, afin que ses larmes ne fissent pas fléchir son courage et qu'elle pût le voir, les yeux secs, aller à ce supplice, arc triomphal qui menait à l'éternelle vie. Elle ne se sentait pas exaucée : en vain multipliait-elle ses prières, ses jeûnes, ses aumônes, une invincible terreur pesait sur son âme : à chaque battement de son cœur, il lui semblait que l'heure néfaste avait sonné et qu'Adrien allait périr.

Chez Adrien, la foi nouvelle exaltait un courage naturel, un courage ardent qui lui faisait désirer le combat : il ne pleurait pas au sépulcre des martyrs, mais il allait, dans les prétoires et dans le Cirque, s'édifier au spectacle de leurs luttes

glorieuses ; il notait leurs paroles, il relevait leurs corps mutilés, il aidait à les ensevelir et à les descendre dans les Catacombes. Une nuit d'août, il remplissait ce pieux office dans le Colysée ; la lune éclairait le sable de l'arène et les voûtes profondes où s'asseyaient les cruels spectateurs ; un silence profond, solennel avait remplacé les clameurs furieuses ; les bêtes mêmes, repues de chrétiens, dormaient dans leurs antres ; sur le sable dormaient leurs victimes : martyrs de tout âge, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, depuis la vierge intrépide jusqu'à la matrone chargée de jours et de bonnes œuvres ; les saints de Dieu, déchirés par les ongles des léopards, gisaient en paix sur cette terre qui avait bu leur sang, et des chrétiens, qui s'étaient fait ouvrir, à prix d'or, les portes du théâtre, leur rendaient les derniers devoirs. Les femmes ensevelissaient les femmes, les hommes relevaient les corps des hommes ; on essuyait le sang des larges blessures et on rassemblait les restes de ces corps brisés, dans des draps blancs ; puis on les déposait avec respect, sur des civières destinées à les transporter au lieu de leur dernier repos. Ce travail se faisait rapidement et en silence. Dieu seul entendait la prière intérieure qu'élevaient vers lui ces nouveaux Tobies. Nathalie venait de recueillir les restes d'une jeune fille inconnue à tous, fleur sans nom mêlée à l'opulente gerbe qui entrerait dans les greniers du Père Céleste ; Adrien couvrait du linceul le corps déchiré d'un vieillard, jadis centurion dans l'armée romaine, maintenant, soldat immortel de l'armée du Christ ; il repliait le drap funèbre sur ce mâle visage que les bêtes avaient épargné, quand tout à coup, à la lueur douce de la lune se mêla une clarté rougeâtre... une troupe d'hommes armés et portant des flambeaux, venaient d'entrer dans l'arène :

« Me voici, Seigneur, dit Adrien, car vous m'avez appelé »

En un instant, les chrétiens furent entourés et enchaînés.

« Par ordre du préfet de Rome, dit le commandant, suivez-nous.

— Laissez-nous le temps d'ensevelir les morts, dit Adrien.

— Par les Gémeaux ! les morts n'ont que faire d'ensevelir les morts, vous êtes morts, tout vivants que vous êtes, à moins que vous ne sacrifiez aux Immortels !

— Marchons, dirent les chrétiens d'une commune voix. »

Nathalie se trouvait à côté de son mari ; les soldats n'avaient arrêté que les hommes.

« Je suis chrétienne ! dit-elle, liez-moi et permettez que je suive mon mari.

— Nous n'avons pas d'ordres, vous viendrez plus tard... allons ! arrière ! »

Il repoussa Nathalie ; les yeux d'Adrien la regardaient avec une tendresse et une pitié inexprimables.

« Adieu ! adieu ! »

Elle lui saisit la main.

« Courage, ô mon ami ! mon maître ! c'est au Ciel que nous nous retrouverons ! »

Le soldat poussa Adrien vers la porte de l'amphithéâtre, et entouré de ses compagnons, entraîné par les soldats, il disparut dans les ténèbres ; le bruit des armes et des chaînes retentissait dans le silence.

Les femmes restées seules, achevèrent leur saint travail, elles déposèrent en hâte, dans la crypte la plus voisine, les corps des glorieux martyrs.

III

Quand, au lever de l'aube, Nathalie entra dans sa maison solitaire ; quand, brisée de fatigue et d'émotion, elle s'agenouilla près de sa couche, elle sentit dans son âme que Dieu l'avait enfin exaucée. Toute frayeur avait fui, elle ne sentait plus vibrer en elle d'autres sentiments que l'espérance ; elle ne voyait plus les supplices, elle ne voyait que la palme ; la nature, la faiblesse, l'amour étaient vaincus, son âme avait quitté la vallée de Gethsémani, et planait sur le Thabor ; elle voyait les cieux ouverts, et elle entendait la voix divine qui appelait Adrien aux délices éternelles.

Lorsque le jour fut venu, elle dit à sa vieille servante chrétienne qui ne l'avait pas quittée durant cette nuit, de lui donner un sayon d'esclave ; puis elle détacha ses longs et magnifiques cheveux et d'une main ferme, elle les coupa courts autour de son front et de son cou ; ils jonchaient le sol autour d'elle comme des cheveux de soie brune et dorée. Elle quitta ses longs vêtements, elle revêtit le sayon brun, elle posa sur ses cheveux le piléus des pauvres, elle frotta avec de l'argile ses pieds blancs, les chaussa de grossiers brodequins, et, ainsi déguisée en homme, en esclave, elle se dirigea vers la prison, où, d'après un édit récent, les femmes ne pouvaient plus entrer. On craignait leur enthousiasme qui animait encore le courage si ardent des confesseurs. Nathalie attendit longtemps devant la lourde porte qui s'était refermée sur tant de saints, à qui les portes d'or du Ciel étaient désormais ouvertes ; elle n'était pas seule, d'autres femmes déguisées comme elle, des parents, des amis attendaient, silencieux. Après deux heures d'attente, un geôlier ouvrit la prison et dit à ceux qui s'empresaient pour entrer :

« Vous n'entrerez pas aujourd'hui, on va les mener au prétoire... cela ne sera pas long... »

Les vingt-quatre chrétiens, arrêtés la veille, sortirent peu d'instant après de la prison, et Nathalie revit le visage chéri de son époux, déjà pâli par la faim, la soif et la souffrance des ceps, où, semblable au grand Apôtre, on l'avait attaché. Il la vit et la regarda, tout l'amour du

passé était dans ses yeux ; il les leva au ciel avec l'expression d'une prochaine et indicible espérance. Le premier, il fut interrogé par le juge qui lui adressa l'avertissement sinistre qui préluait aux interrogatoires :

— « Songe à toi ! lui dit-il. Qui es-tu ? »

— Chrétien.

— Sacrifie aux dieux ; je te ferai ôter ces fers, tu seras rendu à la liberté, tu jouiras de tes biens.

— J'aspire à d'autres biens.

— Sacrifie !

— Jamais.

— Tu sais ce qui t'attend ?

— Je le sais. »

Le juge fit un signe au bourreau et Adrien fut étendu sur le chevalet.

« Courage ! lui cria une voix vibrante, celle de Nathalie. »

Un premier tour de la roue fit monter le sang au front du martyr, il venait d'éprouver dans tous ses membres liés et tirés en sens inverse la plus cruelle tension.

« Sacrifie !

— Jamais ! »

Un second tour de roue déboîta les bras et les jambes.

— « Courage, ô serviteur de Jésus-Christ ! dit encore la voix de Nathalie.

— Femme, dit le juge, car tu es une femme, ta voix et ton visage le disent, femme, sois sage, sois prudente, conseille à ton mari de brûler un peu d'encens sur cet autel, sinon, il souffrira de plus affreux tourments que tu ne peux le supposer.

— Je demande à les souffrir avec lui ! répondit-elle.

— Otez-le du chevalet, dit le juge, et placez ses jambes sur une enclume. Apportez des maillets et des couteaux ! »

A cet ordre terrible, Nathalie se jeta à genoux devant le magistrat ; il croit qu'elle va l'implorer, que sa fierté est enfin vaincue, il se prépare à la railler, mais, elle, lui dit d'une voix douce et ferme :

« Permettez que j'assiste mon seigneur dans la torture que vous allez lui faire souffrir !

— Faites ! lui répondit-il, nous verrons jusqu'où ira votre force d'âme. »

Elle se releva et courut auprès d'Adrien ; elle baisa ses pieds brisés, ses mains blessées ; le bourreau l'écarta.

« Ote-toi, femme, dit-il, je vais briser ses jambes à coups de maillet.

— Adrien ! s'écria-t-elle, mon maître, mon ami ! offrez vos souffrances à Celui qui souffrit au Calvaire pour nous ! »

Et d'un cœur héroïque, elle étendit elle-même les jambes d'Adrien sur l'enclume, et les soutint pendant que le lourd marteau en brisait les os et brisait en même temps son cœur.

« Coupe les pieds ! s'écria le juge avec fureur. »

Elle vit tomber sous le couteau les pieds de son mari, et sa tunique fut arrosée de ce sang généreux. Adrien souriait, les yeux levés au Ciel.

« Coupez les mains ! dit la voix tonnante du juge. »

Nathalie prit la parole.

— « O Adrien ! mon maître, et serviteur de Jésus-Christ, pendant que tu vis encore, étends, je t'en supplie, tes mains aussi pour qu'on te les coupe, et que tu deviennes semblable aux autres martyrs qui ont encore plus souffert que toi ! »

« Le très-bienheureux Adrien, disent les Actes, offre, sans rien dire à Nathalie, ses mains afin qu'elle les place sur l'enclume ; le bourreau les tranche, Adrien expire et Nathalie s'écrie à haute voix :

« Que Dieu soit béni ! il a assuré son sort !

» il est monté au Ciel ! il m'y attend, je l'y suivrai bientôt ! »

Nathalie ne souffrit d'autre martyre que celui du cœur et de la volonté (ils avaient été grands en elle), et elle mourut en paix quelques années après la mort sanglante et triomphante de son époux. L'Église célèbre sa fête le 2 décembre et celle de saint Adrien, le 8 septembre (1).

M. B.

(1) Les détails du martyre de saint Adrien sont extraits textuellement de De Lapierre (Cornelius a Lapide) et du Bréviaire romain.

L'église de Saint-Vincent-de-Paul à Paris, renferme, parmi les fresques admirables qui la décorent, une touchante composition de Flandrin, représentant les adieux d'Adrien et de Nathalie. Il est enchaîné et elle lui serre fortement la main. Ces deux figures font partie du groupe *Les Epoux chrétiens*.

HISTOIRE D'UN PAQUET D'ENVELOPPES

(SUITE)

Espérance fut saisie d'une aimable curiosité en apercevant ce papier d'un blanc douteux, et sur lequel deux de ces énormes taches, improprement appelées pâtés, figuraient honteusement. Elle fut d'abord intéressée, piquée par l'étrangeté de la missive, et, appuyant légèrement son coude sur le velours du bureau, elle lut ce qui suit, non sans beaucoup de difficulté, vu le mauvais ordre dans lequel avaient été rangés les caractères de l'Alphabet :

« Madame,

» Je n'osais pas vous obéir parce que j'écris trop mal, et puis, parce que j'avais peur de faire de la peine à papa et à maman, qui ne disent jamais à personne pourquoi nous sommes pâles. Mais j'ai raconté à sœur Euphrasie comment je vous ai rencontrée, comment vous m'avez parlé et elle m'a dit que c'était la Providence qui avait fait exprès un embarras rue du Bac ; qu'il fallait vous écrire pour la première fois, le plus tôt possible, et vous dire toute la vérité, mais rien qu'à vous. La sœur m'a permis de faire ma lettre pendant la classe d'écriture, à la place de ma page.

» Voilà : Papa n'est pas un pauvre, c'est un ouvrier menuisier ; mais il est pauvre tout de même parce qu'il ne travaille que quand il n'a pas mal dans le dos, et il a très-souvent mal dans

le dos. Maman n'est pas une pauvre ; son père était établi coutelier, mais on a eu des malheurs. Elle a toujours du chagrin, rapport à papa qui ne gagne pas assez pour qu'on mange comme il faut tous les jours. Elle fait ce qu'elle peut pour gagner quelques sous ; mais elle n'y voit pas bien clair, parce qu'elle a trop pleuré dans sa vie. Moi, je suis trop petite, je n'ai que neuf ans et demi ; je leur coûte beaucoup et je ne leur donne rien. Quand je serai grande, je travaillerai pour nous trois ; mais la sœur dit que j'en ai encore pour cinq ou six ans à ne faire qu'apprendre, et que si l'on continue à être si mal nourris, je ne ferai pas une bonne ouvrière et que je serai toujours pâle ; c'est ça qu'elle veut que je vous dise. Elle m'aime bien et je l'aime bien aussi. Adieu, Madame ; j'ai fini mon papier, je suis bien fâchée pour les pâtés.

» MARIE DUBREUIL. »

La marquise laissa tomber sur le bureau la lettre de l'enfant, et, cachant son visage dans ses mains, elle se demanda comment il pouvait y avoir, si près d'elle, une famille affligée à ce point, tandis qu'elle-même osait se plaindre si amèrement de son sort. C'étaient des pauvres honteux, c'est-à-dire de ceux qui se cachent parce que le passé de leur famille ne leur montre

qu'une vie honorable, et pas une main tendue à l'étranger.

Il y avait là évidemment quelque chose à faire; ce n'est jamais pour rien que deux âmes se rencontrent; Espérance le savait bien. Elle lut une seconde fois la lettre de Marie et, loin de la laisser errer sur le bureau, comme un papier insignifiant, elle entr'ouvrit le tiroir intime où nous vivions si retirées, et y glissa cette lettre.

Je ne puis exprimer la joie que nous éprouvâmes en revoyant cette sœur chérie, si violemment séparée de nous par une catastrophe! Ce fut à qui lui dirait les choses les plus tendres; et, après ces premiers épanchements de l'amitié, nous lui demandâmes de nous raconter l'histoire de ces quelques jours passés loin de nous; elle le fit en ces termes :

« Au moment où l'enfant pâle nous rattrapa au vol toutes les trois, nous étions si troublées, par l'effroi et l'incertitude, que nous restâmes à peu près étrangères à ce qui se passait. Quand nous revînmes à nous, un morceau de papier assez laid nous entourait; c'était une attention de notre nouvelle maîtresse. Nous montâmes avec elle cinq étages d'un escalier étroit et mal éclairé. En arrivant sur le dernier palier, nous fûmes saisies malgré nous d'un sentiment de gêne. Il nous sembla que le sort se trompait et ne nous traitait pas selon la hauteur de notre origine; mais quelques instants plus tard nous lui fûmes au contraire très-reconnaissantes. La petite Marie s'empressa de raconter à son père et à sa mère ce qui venait de se passer, et, à l'issue du discours, nous étala pompeusement et presque sans nous toucher, de peur de nuire à notre fraîcheur. Cette jolie petite fille paraissait être le seul bonheur, le seul trésor que renfermât cette grande chambre, tenue d'ailleurs avec une extrême propreté.

» Le père était un homme jeune encore, beaucoup plus pâle que Marie; il y avait à côté de la grande chambre un petit atelier de menuiserie, un établi, des outils. C'était là que Dubreuil travaillait à ses heures, car depuis quelques semaines il était trop faible pour se rendre chez le patron, et celui-ci, par estime autant que par compassion, lui avait donné à faire certaine quantité de boîtes à compartiments, sans lui fixer de jour pour rendre cet ouvrage. C'était toujours autant de gagné. Mais quelle insuffisance! Depuis longtemps Dubreuil ne pouvait rien faire avec suite. Son gain, rare, inégal, ne répondait pas aux frais journaliers. On souffrait dans la mansarde. Marguerite était pourtant une femme bien courageuse; mais ses yeux malades se refusaient à la couture; elle ne gagnait presque rien et ne pouvait qu'entretenir son ménage en y donnant beaucoup de temps, car sa faiblesse de vue rendait ses mouvements lents et incertains.

La petite Marie, c'était l'Ange du foyer respectable et béni où le blasphème, ni même le murmure n'étaient jamais entrés. Une faiblesse pouvait

se remarquer dans le caractère de l'honnête et laborieux ouvrier; c'était un peu trop de fierté. Il ne voulait pas qu'un étranger pût soupçonner sa détresse; et tout dans cet intérieur était savamment calculé pour sauver les apparences. Cette faiblesse, née d'un fonds de dignité, était excusable, car Dubreuil atteint d'une maladie de poitrine, ne vivait que d'illusions, et disait sans cesse à son enfant : « Laisse faire; quand papa sera guéri, il travaillera ferme! alors tu seras mieux nourrie, la mère ne pleurera plus, ses yeux se reposent, je verrai revenir tes belles couleurs! Et puis je te donnerai une jolie robe pour tes dimanches! ça viendra, va! »

Quand il parlait ainsi, Marguerite regardait tristement Marie, et toutes deux se comprenaient. Marie n'avait jamais eu que de la peine, c'est pourquoi elle était plus sensée que les petites filles ne le sont généralement à neuf ans.

La bonne petite, que ses parents appelaient par amitié Minette, raconta tout au long l'embaras de la rue du Bac et le don de trois enveloppes satinées; mais elle se garda bien de répéter ce mot de l'étrangère : « Vous m'écrirez trois fois. » — Elle ne montra pas non plus la carte de la jeune marquise : tout cela demeura dans son cœur, comme un innocent secret. C'était le premier qu'elle eût pour ses parents; mais elle voulait leur ménager une ressource, et elle craignait, non sans raison, que la fierté naturelle de son père ne le portât à lui défendre d'une façon absolue de jamais écrire à la jeune veuve, et de jamais lui faire connaître la situation critique où l'on se trouvait.

La prudente Minette nous enveloppa de nouveau dans notre vilaine robe de chambre et, ouvrant une caisse de bois blanc, propre et commode, que son bon père lui avait faite pour ses étrennes, elle nous y déposa avec d'innombrables précautions. On voyait que nous avions à ses yeux une grande importance. En effet, nous pouvions être trois messagères de la Providence, car la bonne Marie se disait ingénument : « Quand je penserai que papa et maman sont par trop malheureux, je le dirai à la belle dame et le bon Dieu l'enverra à leur secours. »

De notre retraite, nous assistâmes en silence aux simples entretiens de la famille. Il y avait de quoi serrer le cœur! Marguerite était découragée par l'état de ses yeux, état qu'aggravaient ses larmes. Elle ne se faisait aucune illusion sur la maladie de son cher Alexandre. Elle parlait peu et semblait s'excuser de l'exiguïté du souper.

« Je n'ai presque pas faim, ma petite maman; comme ça se trouve bien! » disait l'Ange de la mansarde. »

Et le père ajoutait d'une voix creuse, qu'une toux sèche interrompait fréquemment : « Allons! encore un souper manqué! Bah! une fois l'hiver

derrière nous, je reprends mon travail et tu nous régales tous les jours, ma femme !

— Oui, mon ami, » répondait Marguerite, et sa physionomie démentait sa pensée.

Le soir, au moment de se livrer au sommeil, Marie rouvrit sa caisse pour le seul plaisir de nous voir une fois de plus. C'est le propre d'une tendre affection : faire ce qui n'est pas nécessaire à l'objet aimé et lui prouver ainsi qu'on s'occupe de lui. Marie veillait sur nous et s'inquiétait bien à tort, car nous nous trouvions fort bien chez elle. La chère enfant, ayant ouï dire que la poussière pénètre partout, craignait encore ce fléau domestique, et nous enferma dans un petit carton qu'elle plaça respectueusement au fond de la caisse. Nous nous trouvâmes mieux encore ; ce petit carton, c'était aussi, quoique dans une toute autre sphère, comme un boudoir dans un hôtel.

Couchée tout près de nous, Marie ne pouvait dormir. Dans sa petite tête elle roulait un sérieux projet. La dame avait dit : « Écrivez-moi tout de suite. » Pourquoi ne pas lui obéir ? Mais d'autre part, comment faire ? Elle n'osait en parler à ses parents ; d'ailleurs, point de papier à lettre. Sa résolution fut bientôt prise. Elle se décida à tout confier, dès le lendemain, à sœur Euphrasie et à agir d'après son conseil.

De grand matin, elle s'éveilla, ouvrit bien doucement la caisse et nous dit bonjour. Puis, pendant que ses parents dormaient, elle prit l'une de nous, ce fut moi, et d'un air bien sérieux elle me mit entre les feuillets d'une vieille et vilaine grammaire, qu'elle emportait tous les jours à l'École. Là, je me trouvai un peu dépaylée. Néanmoins, comme le but de toute créature doit être de faire le bien, sous une forme ou sous une autre, je me soumis aussitôt à cette phase nouvelle de mon existence, et j'osai espérer que ma mission en ce monde allait commencer.

Nous partîmes pour l'École et nous assistâmes à la classe avec toute l'attention possible, sans remuer, sans parler, sans rire, enfin comme le voulait un règlement assez bien encadré qui pendait au mur, juste en face de nous.

Sœur Euphrasie était une petite personne vive, agile, entendue, d'un extérieur sévère ; elle parlait peu, conduisait tout du regard et faisait souvent claquer une sorte de livre de bois, dont chaque mouvement signifiait quelque chose, comme de se lever, de s'asseoir, de sortir, de rentrer, de s'amuser, de s'ennuyer, etc., etc.

La sœur perdait toute gravité dans le sourire, et sa physionomie prenait alors quelque chose de maternel.

Marie, qui, plus que toute autre, était sage et gentille, saisit un moment opportun et raconta sommairement à sœur Euphrasie la scène de la rue du Bac. Elle reçut une réponse positive qui la décida à écrire, comme elle en avait eu la

pensée puisqu'elle m'avait amenée à l'École où je n'avais que faire.

Une feuille de papier à lettre fut donnée à la bonne petite, et nous nous installâmes pour écrire ; elle, devant une table noire, et moi, toujours dans ma vieille grammaire. Quand tout fut fait, lettre et pâtés, il fut question de me constituer dépositaire de cette grave confiance, et Marie me prit entre ses doigts, avec un respect qui ressemblait à de la vénération ! Elle enferma dans mon cœur le secret tombé du sien, et posa le sceau sur mes lèvres, après quoi je rentrai péniblement dans la vieille grammaire et, la classe terminée, on me porta chez un monsieur galonné qui, du matin au soir, ouvrait au moyen d'un cordon magique la grande porte de l'hôtel habité par la marquise. Le monsieur galonné ne parut pas faire grande attention à Marie, me serra entre le pouce et l'index et sembla frappé de ma tournure aristocratique, contrastant avec les caractères indécis qui indiquaient le nom et l'adresse de la belle dame.

La petite fille m'abandonna, non sans un serrement de cœur. Nous étions devenues tout à coup si intimes ! Je ne faisais plus qu'une avec ses propres pensées. Quand elle songeait à moi, elle disait *ma lettre*, et c'était avec une anxiété mêlée de crainte et d'espoir, qu'elle ajoutait : « Que va-t-elle devenir ? »

On me fit monter un escalier roide, tortueux et assez mal tenu, puis on me plaça sur un plateau d'argent et, dans cet équipage, un valet me fit parvenir à destination. Le reste, vous le savez, mes sœurs. Je n'ajouterai qu'un mot : c'est que j'aime d'amour l'enfant pâle qui m'a choisie pour intermédiaire entre la souffrance et la bonté.

Elle se tut. Nous lui sûmes gré de son récit et, connaissant désormais les douleurs de la mansarde, nous fîmes des vœux ardents pour que Marie fût aimée et consolée.

La jeune marquise, après la lecture de la lettre, se trouva beaucoup moins malheureuse. Elle se prit à considérer le bel hôtel où se passait son existence, la verte vieillesse de son excellent père, le bon cœur et le radieux visage de sa chère enfant ; elle se trouva coupable d'in gratitude envers le Ciel, car si elle avait eu lieu de rêver un plus large et plus bel horizon, il n'en était pas moins certain que son malheur s'était adouci du sentiment maternel ajouté au sentiment filial. Que d'infortunés n'ont ni l'un ni l'autre, et trouvent assez de courage pour mener une existence utile et désoccupée d'eux-mêmes ! Et puis, ce pain de chaque jour transmis d'âge en âge dans la famille, et paraissant assuré, non-seulement à la jeune femme, mais aussi à son enfant ! Voilà ce à quoi elle avait à peine pensé.

Pendant qu'Espérance se livrait à ces réflexions justes et saines, il arriva dans le boudoir quel-

que chose de tout-à-fait surprenant. On se rappelle que ce boudoir, attendant à la chambre à coucher, et tapissé identiquement, était spécialement habité par une gentille petite folle, qui avait pris sur les vingt-cinq ans de la marquise la plus dangereuse influence. Cette malheureuse entra subitement dans une crise; mais cette fois ce fut, contrairement à l'usage, une crise de prostration. Elle se tenait coite, les yeux baissés, dans l'attitude d'une pâle victime dont on a résolu l'immolation.

Espérance ne remarqua point cette singulière forme de la maladie, mais sans faire attention à la pauvre folle, qui ne soufflait ni ne remuait, elle songea à se rapprocher des idées de son père, et à ne pas l'affliger incessamment par une taciturnité volontaire qui était beaucoup moins la douleur que l'*égoïsme voilé*. Elle se dit aussi qu'il fallait être moins avare de son temps envers la petite Alice, que jamais ses heures ne pourraient être mieux employées qu'au service de ce jeune esprit à éclairer, de ce jeune cœur à former... Nous entendîmes alors des sanglots, dont le bruitsaccadé ne frappait point les oreilles humaines : c'était la folle du logis qui pleurait ! Rien ne pouvait lui causer autant de peine et d'affliction que la résignation et le sens commun. Elle songeait à travers ses larmes aux moyens de faire retomber la marquise dans ses filets ; la chose ne lui parut pas impossible; cependant, vu les circonstances, il fut convenu qu'on ajournerait.

Espérance ne voyait plus que l'enfant pâle et se promit d'aller, dès le lendemain, se concerter avec sœur Euphrasie pour aider de loin, et très-délicatement, ces pauvres gens qui n'étaient pas des pauvres, comme le disait ingénument Marie.

La marquise, favorisée des dons de la fortune, pouvait se donner le plaisir de faire le bien généreusement. Nous la vîmes donc mettre un billet de cent francs dans une enveloppe — une de mes sœurs — et la replacer jusqu'à nouvel ordre dans le mystérieux tiroir. Nous félicitâmes cette chère sœur d'avoir été appelée à une si haute fonction. A vrai dire, c'était moins la marquise que le hasard qui l'avait choisie, mais elle n'en était pas moins destinée à une mission d'honneur.

Espérance, dans ce moment même, vit accourir, toujours suivie de son chien, sa petite Alice. L'enfant se présentait un peu timidement : elle avait toujours peur d'entendre : « Va, ma petite chérie, va là-bas, j'ai besoin d'être seule. »

Cette fois, sa mère la fit asseoir à côté du bureau, sur une chaise basse; elle l'embrassa et se mit à causer avec elle. Causer avec sa maman, c'était le suprême bonheur d'Alice ! Il résulta de l'entretien toutes sortes d'heureuses conséquences. Un quart-d'heure de retraite, passé en dehors de l'imagination, avait suffi à la

jeune mère pour lui montrer qu'elle ne faisait pas absolument son devoir à l'égard d'Alice, et pour lui montrer en outre tout ce que cette enfant serait pour elle si l'éducation de cette chère petite contrebalançait le vague d'une existence brisée.

Il fut donc question dans l'entretien des premières leçons que la petite fille allait recevoir de sa mère, précisément dans ce boudoir où tout était si soigné, si joli, si encourageant pour l'œil et la pensée. Alice en devint toute rouge et se redressa par un sentiment de fierté assez bien placée, car, jusque-là, elle avait eu, à peu de chose près, les mêmes attributions que son gracieux épagnoul. On faisait sa toilette, on la promenait, elle mangeait de fort bonnes choses, elle s'amusa, sautait, dormait, et voilà.

Maintenant, sa belle maman allait s'occuper d'elle ! ne plus la traiter comme un bébé chargé en ce monde d'être simplement gros et rouge ! l'éducation devait commencer le lendemain et durer tous les jours un quart-d'heure en deux fois. N'y avait-il pas là de quoi se redresser ?

La marquise, prenant la main d'Alice, allait descendre chez son père, quand lui-même entra dans le boudoir, ou plutôt dans la chambre à coucher, car il avait en horreur ce boudoir à cause de l'ombre de la folle qu'il croyait toujours apercevoir entre les plis des rideaux. Espérance fut plus aimable, plus communicative. Le bon colonel ne se vit point repoussé avec perte, comme cela lui était arrivé maintes fois, quand il avait parlé raison. Ce jour-là, les nerfs, l'imagination, tout faisait silence et lui laissait la parole; il en profita pour donner de bons et utiles conseils que la jeune femme s'avisait pour la première fois de trouver praticables. Tout cela s'était fait pourtant au moyen d'une enveloppe, contenant la lettre de Marie.

Le soir venu, le boudoir demeura comme toujours abandonné, et nous eûmes le loisir de causer entre nous des événements du jour. Mais quelle émotion nous attendait ! je souffre réellement en relatant, dans ces mémoires, les circonstances fatales qui réduisirent une de mes sœurs à une sorte de complicité du mal, dont il serait pourtant injuste de lui faire un crime, puisque nous n'avons pas reçu de la nature la liberté de nos mouvements.

Il était onze heures du soir. Un jeune valet de pied, de dix-sept ans environ, récemment entré dans l'hôtel, se glissa furtivement dans l'élégant boudoir. Il avait cette physionomie incertaine que donne une pensée mauvaise à l'homme qui est loin d'en avoir fini avec sa conscience. Son pas était mal assuré, sa main tremblait. Nous le reconnûmes aussitôt pour l'avoir vu apporter, sur un plateau d'argent, une lettre de faire-part, juste au moment où la charitable marquise confiait à ma sœur le billet de cent francs qu'elle enfermait pour la nuit dans

le petit tiroir. Ce tiroir ne fermait pas à clef, c'était une imprudence évidemment, mais la marquise était entourée d'anciens serviteurs dont elle ne pouvait se méfier; et elle ne se méfiait pas non plus de Laurent, ce jeune garçon au teint frais, à l'œil encore bon et honnête; il arrivait de son village, il y avait six mois à peine!

Et pourtant..... ô tentation! Laurent était bien pauvre; sa jeunesse ne lui permettait pas d'espérer de bons gages; il apprenait à servir. D'une part, ses parents avaient besoin de son aide; de l'autre, son jeune âge lui suscitait quelques désirs de dépense, toujours au-dessus de ses moyens. Bref, le malin esprit lui souffla à l'oreille qu'une grande dame pouvait bien perdre, sans en souffrir, un billet de cent francs qui lui serait, à lui, d'une utilité sans pareille. Il succomba, pauvre Laurent, bien que son cœur ne fût pas encore corrompu. C'était une première faute, et c'est pourquoi la pâleur du jeune garçon nous frappa.

Quel moment! on ouvrit lentement le tiroir, on le poussa, on le tira de nouveau; des doigts grossiers et indécents se glissèrent entre nous; ma sœur fut touchée par une main froide, une main de voleur!... Une autre de mes sœurs tenait étroitement enlacée cette pure victime; le fripon emporta les deux ensemble, c'est-à-dire celle qui contenait le billet et celle qui renfermait la lettre de Marie.

Pour bien entendre ce qui va suivre, il faut savoir que nous étions au complet dans notre silencieux tiroir, dès le lendemain, recueillant de nos bien-aimées sœurs la vérité sur ce qui s'était passé. Celle qui prit la parole ne le fit pas sans émotion. Je ne ferai que reproduire son discours.

A peine, nous dit-elle, avais-je quitté cette aimable solitude, avec la triste compagne de mon infortune, et déjà mon esprit troublé ressentait un mal inconnu. Je devais servir à la charité et voilà que, toute vivante, on me livrait à la bassesse, au vice, au larcin! Je pleurais de honte! L'état humilié de ma sœur ajoutait à mon supplice. Elle qui avait connu l'innocente Marie! comment pouvait-elle supporter le contact du coupable Laurent? On nous fit monter, monter bien haut, jusqu'à l'une des nombreuses chambres d'un étroit corridor, habité par les domestiques de l'hôtel. Laurent s'enferma et, seul avec l'objet de ses désirs, il crut trouver dans la contemplation de sa petite fortune un immense bonheur; il n'en trouva point!

Néanmoins, Laurent ne concevait nulle inquiétude au sujet des soupçons qui auraient pu planer sur lui. Tant de personnes étaient entrées ce jour-là dans la chambre de la marquise! des

ouvriers avaient enlevé les tapis, car le printemps venait d'apparaître; ils étaient venus en nombre dans l'hôtel; l'un d'eux avait cassé une vitre que l'on s'était hâté de faire remplacer. Laurent ne se doutait pas des efforts de la vérité pour se créer passage à travers les obstacles, et il se croyait en sûreté.

Le jeune valet fut d'abord un peu étourdi en voyant entre ses mains ce billet de cent francs. La tête lui tournait. Ce jeune homme n'était pas positivement vicieux; il avait eu le tort de causer avec des hommes tarés, habitant le même quartier; ces cœurs mauvais l'avaient façonné, comme il disait, le portant par mille moyens à glisser sur cette pente effrayante qu'on nomme indécatesse au sommet, crime à la base. Mais lui, novice encore, il avait presque peur de cet argent volé; il n'osait le regarder en face. Il touchait le billet sans plaisir; il se sentait tout malheureux depuis qu'il était si riche.

Cette scène fut courte et nous eûmes bientôt sous les yeux un tout autre spectacle. Laurent, surpris à la vue de l'autre enveloppe qu'il avait enlevée par mégarde, eut la curiosité de lire la lettre qu'elle contenait. Il le fit et nous le vîmes pâlir. Le pauvre garçon vint s'asseoir sur son lit, tenant en main la supplice de Marie à la marquise. Alors il baissa la tête et, se ressouvenant de sa pauvre mère qui, tout là-bas, au pays, pensait tous les jours à son fils et priait pour lui, il pleura.

En même temps, il se rappela que sa maîtresse lui avait dit : — Laurent, vous irez à l'École des Sœurs demander si je pourrais parler à la sœur Euphrasie demain matin, à dix heures. — Rapprochant les circonstances, avec cette lucidité qui distingue les serviteurs : « Qu'est-ce que j'ai fait là? se dit-il; cet argent était pour la petite Marie, celle que j'ai vue apporter une lettre au concierge : Cette petite fille, c'est un ange! Et moi, je suis... un voleur! »

L'humiliation que le jeune garçon sentit devant lui-même renouvela son âme. Il comprit le mal, le détesta, et sans penser à ce qu'il faisait, il laissa tomber une larme sur la signature de l'enfant, larme du pécheur sur le nom béni de la fille du pauvre!

Toute la nuit, Laurent eut peur : un bruit de pas, un craquement, tout le troublait; il lui semblait que la marquise devinerait tout en le voyant servir à table; qu'elle le dirait à son père; que le colonel irait le dénoncer à la justice; qu'on l'emprisonnerait; qu'on l'enverrait au loin, avec la lie des hommes, conspué, honni, marqué au front d'une tache indélébile!

M^{me} DE STOLZ.

(La fin au prochain numéro.)

LE BONHEUR AU LOGIS

(SUITE ET FIN)

Juin 18...

Eh bien, non ! Je l'ai vu ! Il y a encore en ce monde de saintes tendresses. Le bonheur domestique n'est pas un rêve... Pauvre déshéritée que je suis !... Mais je ne veux pas me plaindre. J'ai accepté cette vie sans soleil et sans joies. Et mon enfant ! ne sera-ce pas une joie ! la lumière de mon cœur !

J'ai revu aujourd'hui ma cousine Lucy. Son mari, consul dans une colonie lointaine, vient d'être nommé à un poste diplomatique assez important, auprès d'une cour d'Allemagne. Ils passent quelques semaines à Londres avant d'aller prendre possession de leur nouvelle résidence. Il y avait plusieurs années que je n'avais rencontré Lucy, plus âgée que moi, mais tendrement aimée. Je me suis fait conduire à l'hôtel où elle est descendue, et j'ai été introduite dans son salon.

Quoi de plus triste, d'ordinaire, quoi surtout de plus banal qu'un salon d'hôtel, si luxueux qu'il puisse être ? Combien je fus surprise, en entrant dans celui-ci, d'y voir comme un reflet joyeux, des traces d'*habitudes* qu'avaient déjà su prendre ces grands voyageurs. Sir Littleton écrivait près d'un guéridon chargé de brochures. Quelques étagères, posées sur les murailles, étaient garnies de livres. Ici, c'était le panier à ouvrage de Lucy, là, la poupée de sa fille aînée et le fusil du petit Harry ; sur la cheminée, un cornet en verre de Bohême, rempli de fleurs odorantes. Partout de l'ordre, mais partout de la vie, — la vie de la famille.

Quand j'eus embrassé Lucy, et serré la main de son mari, je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque. — Comme vous avez transformé ce salon ! On dirait un vrai logis !

Lucy échangea avec son mari un regard plein d'affection.

— « Partout où nous allons, nous emportons notre bonheur, dit-elle en riant, et je suppose que sa joyeuse influence suffit pour enlever à ces sièges maussades et à ces tentures vulgaires leur ennuyeuse uniformité.

— « Dites plutôt que vous êtes une fée, répliqua Sir John, et que vous auriez le don de nous

faire trouver un chez-nous dans la case de nègres la plus nue et la plus affreuse.

— Sans doute, dit-elle joyeusement. Le charme du *home* n'est-il pas plus moral que matériel ? Partout où je vais, j'emmène ma chère famille, et, destinés à ne faire nulle part un séjour prolongé, je me hâte, là où nous plantons notre tente, de reprendre les chères habitudes qui nous ont toujours tenu lieu du monde et des relations étrangères. Ne soyez pas choquée, chère Jane, de voir ce salon transformé en cabinet de travail pour mon mari, aussi bien qu'en chambre de jeu pour mes enfants. Nous sommes, voyez-vous, quatre inséparables ! »

A ce moment, les enfants entrèrent, riant, joyeux et beaux. Que de bonheur, que d'amour dans ce tableau de famille ! Ils ne sont pas riches, et ils doivent leur existence à un exil qui ne manque pas d'amertume. Mais ils se suffisent, ils se serrent les uns contre les autres ; ils remplissent ensemble leur tâche.

Sir John me raconta d'une voix émue combien Lucy l'avait réconforté, quand, brusquement arrachés à la vie de Londres, ils durent partir pour un pays lointain. Elle me dit, de son côté, que son mari avait adouci pour elle toutes les difficultés et les souffrances de leur situation, et me parla des joies que leur donnaient à tous deux leurs chers enfants.

— « Maintenant, notre vie va changer, dit-elle avec un soupir. Je vous semblerais barbare, si je vous disais que je regrette presque notre colonie lointaine... Il faudra redevenir civilisés, aller dans le monde et recevoir.

— Mais le foyer, le cher foyer, n'en existera pas moins avec ses douceurs, dit son mari, lui prenant affectueusement la main. Combien, même, il nous semblera plus intime et meilleur, quand nous nous reposerons, seuls, du bruit d'une fête ! Qu'importe où la Providence nous envoie ? Qu'importent ces devoirs et ces obligations qui nous incombent ? Partout et toujours, n'emmènerons-nous pas le bonheur, l'amour, la tâche joyeusement remplie à deux ?... »

Que Lucy est heureuse !

— « Et vos enfants, dis-je à sir John, ont-ils

toujours vécu à vos côtés, même quand ils étaient tout petits ?

— Toujours. Quelles autres jouissances aurions-nous eues ?

— Mais, sir John, continuai-je, en essayant de rire, c'est bien ennuyeux pour un homme, d'entendre constamment des cris d'enfant ; j'ai ouï dire que vous autres, vous n'aimiez les babys que quand les difficultés du premier âge ont disparu.

— Quelle erreur ! s'écria Lucy, en riant de tout son cœur. Il se pâmait d'admiration chaque fois que Lina souriait ; il avait appris, pour l'endormir, mes chansons de nourrice, et quant au petit Harry, Dieu le bénisse ! il le prenait pour la huitième merveille du monde. »

L'amour et le bonheur existent. Mais faut-il donc, pour les apprécier, se trouver exilés au bout du monde ? S'il en était ainsi, je voudrais bien que Lawrence fût consul !

Juin 18...

Quelles émotions, quelles inquiétudes je viens de subir ! Mon cher mari !... Que j'ai souffert d'angoisses ! On me l'a rapporté sans connaissance, pâle, couvert de sang, le bras cassé, et pendant inerte à son côté !...

J'étais seule chez moi, j'entends des bruits de pas, des murmures étouffés, Wilkens entre sans frapper.

« Milady... ne vous effrayez pas, ce ne sera rien... En voulant retirer un enfant près d'être écrasé par une voiture, sir Lawrence... »

Je jetai un cri perçant, je courus dans l'escalier, j'étais folle ! je le vis, sanglant, immobile, je le crus mort, et il me sembla que tout mon sang se glaçait.

« Non, non, ce n'est rien, je vous jure qu'il vit ! s'écria un des hommes qui le portaient, effrayé à la vue de mon visage. On le déposa sur son lit ; les médecins me trouvèrent à genoux, les lèvres collées sur sa main froide, et folle de douleur, car je l'aime ! J'ai accepté de le rendre heureux, même sans retour de sa part.

On me rassura un peu. Ses blessures ne sont pas fort graves, mais je devine qu'on craint la fièvre... la saison est brûlante... qui sait ce qui peut arriver ! Mon noble mari ! Mon Dieu ! deviendrait-il victime d'un acte de dévouement ! Quoi ! je me suis plainte ! Je me suis trouvée malheureuse, et je l'avais près de moi, et nulle inquiétude ne m'agitait pour sa vie ! Seigneur, ne me punissez pas !...

Il va aussi bien que possible. Nul accident n'est survenu. Il a repris connaissance depuis longtemps, il a subi héroïquement les tortures dont on n'a pas permis que je fusse témoin... Mais maintenant, j'ai repris ma place à son chevet, je ne le quitte plus... Il est très-faible. Que c'est triste et étrange de le voir ainsi anéanti, lui, si énergique, si fort ! Il ne parle pas, ses yeux restent fermés. Je baigne souvent son front pâle.

Dans ma tristesse, dans l'inquiétude que je ne puis encore calmer, je suis heureuse de le soigner, de le veiller, de prier. Quelque chose de protecteur s'est glissé dans ma tendresse, c'est si doux d'être utile, d'agir pour lui !...

Août 18...

Grâce à Dieu, le mieux continue. La fièvre est conjurée ; mais l'ébranlement a été tel qu'il reste encore absorbé et bien faible. Cependant, depuis ce matin, il tient les yeux ouverts et il suit tous mes mouvements. Mon cher bon père ne nous quitte pas. Oh ! que Dieu est bon, et que je suis heureuse de voir Lawrence mieux ! Il me remercie et semble touché de nos soins.

Le lendemain.

Il a eu une excellente nuit. Il s'est réveillé ce matin à six heures pour la première fois.

« Déjà levée ! m'a-t-il dit affectueusement. Quelle peine je vous donne ! J'espère que vous n'avez pas veillé ? »

— Je ne me suis pas couchée, cher Lawrence ; mais ne parlez pas de ma peine. Les femmes, vous le savez bien, naissent garde-malades. »

Il me regarda avec attendrissement, et me fit signe d'approcher. J'étais fatiguée, et je m'assis dans un fauteuil, près de son lit. Sa main se posa sur mes cheveux.

« Pauvre petite ! dit-il à voix basse, comme elle est pâle ce matin ! C'est à vous de vous reposer, Jane ; je suis beaucoup mieux, et je voudrais vous voir dormir. Allez, je vous en prie ! »

Était-ce un sentiment de reconnaissance qui lui dictait ces mots ? Je ne sais ; mais bien qu'il se soit toujours occupé de ma santé et de mon bien-être, je n'avais jamais, dans ses paroles, senti une telle douceur.

« Lawrence, je ne vous quitterai pas avant l'arrivée du médecin ; — ne parlez pas, ne vous agitez pas, et je veux bien fermer les yeux. — Puis, après, nous ferons le plan de notre journée. Je suis sûre qu'on vous permettra un peu de distraction... Je vous ferai des lectures, vous m'indiquerez vos auteurs préférés, ou bien je vous choisirai les miens ; vous ne le croyez peut-être pas, mais j'en ai lu beaucoup qui vous intéresseraient, je vous l'assure. Ou, si vous l'aimez mieux, je ne vous parlerai pas, et je me bornerai à vous égrener du raisin. »

Il ne répondit rien, et je m'étendis sur ma chaise longue, près de lui. Bientôt, je m'endormis de fatigue et je fis des rêves étranges. Il me semblait que mon enfant était né — un baby délicieux ! — et que Lawrence se mettait en colère quand il criait. Aussi je m'agitais beaucoup pour apaiser le cher petit, mais sans y réussir. Puis, je voyais Lucy, assise à côté de son mari devant la table où se confondaient les brochures et les broderies, et ils disaient tous deux en me regar-

dant : Pauvre Jane ! Enfin, je fis un autre songe : Mon mari était là, pâle, ensanglanté, mais il m'éloignait de lui.

L'impression fut si vive que je m'éveillai. Lawrence était à demi soulevé sur ses oreillers, et il me regardait avec inquiétude. — Quel sommeil agité, ma chère Jane ! Vous êtes brisée de fatigues et... d'émotions, ma pauvre chérie ! De grâce, mettez-vous au lit ! — De tels sommeils fatiguent !

Je baignai mon front d'eau fraîche, et je me sentis mieux. Le médecin arriva. Il me rassura tout à fait, et fit entrevoir à mon cher malade le jour très-prochain où il lui sera permis de se lever.

Août 18...

Quelle soirée que celle d'hier ! Qu'ai-je fait pour mériter tant de bonheur ! Il me semble qu'un rayon de soleil est venu dorer ma vie ; tout me paraît doux et délicieux. Comment remercier l'Ami divin qui m'a ouvert le cœur de mon cher Lawrence !...

Hier, il s'était levé plus longtemps. Dans la journée, je lui avais fait une lecture ; papa avait partagé notre dîner, puis il nous avait quittés de bonne heure, invitant Lawrence à se reposer. Mais mon mari ne semblait pas disposé à suivre ce conseil. Il avait très-peu causé ; seulement, il m'avait regardée comme s'il ne m'eût jamais vue jusque-là, suivant des yeux tout ce que je faisais, et recevant avec une certaine émotion toutes les petites attentions que j'avais pour lui. Neuf heures venaient de sonner. Il était à demi étendu sur les coussins de la causeuse, et moi, assise dans mon fauteuil, en face de lui. Les rideaux étaient fermés, la lampe répandait une clarté restreinte par son vaste abat-jour, et laissait dans l'ombre les coins de la chambre ; un bouquet de roses, placé sur ma petite table pour le réjouir, prodiguait sa suave odeur. Oh ! tous ces détails me sont très-chers ! Je le regardais à la dérobée, pour voir s'il ne semblait pas trop fatigué. Il attachait aussi ses yeux sur les miens, puis les promena lentement autour de lui.

« On est bien ici ! murmura-t-il enfin.

— Le trouvez-vous ? Si je pouvais plus souvent vous offrir un semblable tête-à-tête ! dis-je en souriant, le cœur épanoui par son air satisfait. J'espère qu'à l'avenir, il ne sera pas nécessaire de vous voir cruellement blessé pour jouir encore de cette calme solitude. »

Il se tut pendant quelques instants, puis me dit tout à coup :

« Pourquoi êtes-vous si loin de moi, Jane ? Nous avons l'air de nous faire une visite, venez ici, je vous ferai une petite place. »

Je me levai, et j'allai m'asseoir près de lui. Mais son ton était si nouveau, ses paroles si inattendues, que je sentis mes yeux pleins de larmes. Il me prit la main.

« Qu'avez-vous donc, ma chérie ? pourquoi pleurez-vous ?

— Oh ! je ne sais, ce n'est pas de tristesse ; vous vous moquerez de moi si je vous dis combien je suis ridiculement sensible à la moindre marque d'affection.

— Me moquer de vous !... En effet, ma pauvre enfant, je vous ai, je le crains, donné le droit de me prendre pour un être sans cœur !

— Oh ! Lawrence ! ai-je dit cela ?... Je sais que... »

Je m'arrêtai, et je fondis en larmes.

Il entourait ma taille de son bras, m'appuyait contre lui, puis, quand il me vit calmée, il reprit :

« N'aimez-vous pas cette tranquille soirée, Jane ? On est bien ici, nous sommes seuls, et l'heure me semble propice aux causeries. N'est-ce pas votre avis, Jane ? »

J'essayai de sourire, mon cœur battait, jamais je n'avais vu Lawrence ainsi ; il était animé et ému, sa voix avait une inflexion de singulière douceur, et comme un tremblement léger ; je croyais rêver. Il continua :

« Mais causons, si vous le voulez, comme nous ne l'avons jamais fait. Ne pensez-vous pas qu'il existe un genre de causerie que nous n'avons pas encore abordé ? »

Il semblait m'interroger avec une certaine inquiétude ; un soupir s'échappa de ma poitrine.

« Oh ! oui !... »

— Et c'est par ma faute, que nous n'avons encore jamais passé de soirée comme celle-ci... du moins, je le crains, ajouta-t-il avec ce même air d'hésitation, si peu en rapport avec sa manière d'être habituelle, que je dus paraître surprise. »

Il se recula un peu, et serrant ma main dans la sienne, il me dit avec une émotion contenue :

« Jane, vous avez été pour moi la plus dévouée des femmes, et je suis arrivé à un moment solennel, à une heure qui marquera dans ma vie... J'éprouve maintenant l'impérieux besoin d'entendre de votre bouche une parole... Oh ! Jane, ce dévouement, le devais-je à votre ardent sentiment du devoir, ou bien... ou bien m'aimez-vous ? »

Comme j'allais répondre le cœur violemment ému, il ajouta vivement :

« Non, ne parlez pas encore. J'ai besoin d'entendre sortir de vos lèvres, une parole d'affection... peut-être la direz-vous ; mais auparavant, je vous dois une confession, Jane.

— Lawrence, que voulez-vous dire ? »

Il resta quelques instants silencieux, puis il parla de nouveau, de sa voix basse et cependant vibrante, avec ce mélange de dignité et de... crainte, oui, de crainte, qui me le faisait tant aimer, — plus alors que jamais !

« Je redoute de vous paraître haïssable ; j'ai

peur de chasser de votre âme une douce illusion; et pourtant, je vous dois cet aveu, je me le dois à moi-même. Jane, quand je vous ai épousée, je ne vous aimais pas !

— Oh ! je le savais ! vous n'avez jamais pu m'aimer ! »

Et essayant instinctivement de détacher ma main de la sienne, je me mis à sangloter.

« Jane ! Jane ! ai-je dit cela ? Attendez mon aveu complet, et ensuite vous me jugerez. Restez près de moi, mon amie, laissez-moi votre main, et écoutez-moi. Je voulais me créer un intérieur; j'étais las de l'existence vide et monotone que mène un célibataire. Je voulais aussi, il faut le dire, avoir un cercle, un *salon*, comme on dit en France. Il fallait que ma femme, sans être d'une beauté accomplie, sût flatter mon amour-propre; mais j'exigeais encore que sa fortune... — oh ! ne tressaillez pas ! soyez indulgente, il m'en coûte tant de vous le dire !... que sa fortune pût servir mes desseins et m'aider à parvenir.

— Et c'est à ce point de vue que vous envisagez le mariage, le saint mariage chrétien ! Et, au moment d'unir à votre existence celle d'une autre, vous ne songiez pas à son bonheur, vous comptiez sans la sympathie, sans l'amour !...

— L'amour ! je n'y croyais pas. De bonne heure j'en avais douté. J'avais vu des femmes sans cœur exploiter la passion, et j'éprouvais un sentiment de dégoût pour les plaisirs faciles de la plupart des jeunes gens. Mais je ne pensais pas que je pusse *aimer* jamais, connaître un amour pur, saint, idéal. La douce tendresse conjugale que vous rêviez, moi je ne la soupçonnais pas. J'avais de vagues aspirations, que je dirigeais d'un autre côté. Je n'avais jamais connu mon père, ma mère était morte, je n'avais pas de sœur, pas d'ami intime, et, isolé dans mon orgueil, j'en étais venu de bonne heure à mépriser les autres et à former la résolution de me distinguer de cette foule où j'avais trouvé peu de sympathie, et où mon esprit amer découvrait tant de côtés déplorables. Jamais je n'avais cru à l'amour tel que le définissait dans sa pureté votre cœur de jeune fille. Si j'eusse ainsi *aimé* une femme, Jane, cette femme eût-elle été obscure et pauvre, je l'aurais épousée, je vous en donne ma parole de gentleman !

— Mais moi je n'ai pas su vous *inspirer* cet amour, ni vous attacher à notre foyer !

— Jane, Jane, dit-il d'une voix tremblante, vous m'ôterez le courage de continuer ! Ne comprenez-vous pas que vous aviez à lutter contre un esprit ambitieux, contre un cœur un peu aigri, et cuirassé d'indifférence ? Chacun de nous concentre sa vie dans un sentiment ou une passion. Tout pour moi se résumait dans ce mot : *parvenir*. Je traitais de chimère ou de niaiserie tout sentiment tendre, pur et élevé. Vous étiez timide, et je ne songeais pas à encourager votre affection. Mes yeux se sont ouverts tout à coup,

lorsque j'ai cru mourir, et que, revenant à moi, je me suis vu rendu à l'existence, et entouré de vos soins. Vous me prodiguez votre dévouement, vous remplissiez vos douces fonctions avec un charme infini. Mon cœur s'est attendri. Je ne sais quel enchaînement d'idées m'a reporté aux jours de mon enfance, alors que j'étais encore pur et confiant. La vie qui m'était laissée m'a semblé belle ; j'ai remercié Dieu de me l'avoir conservée, et en vous voyant près de moi, mon âme s'est fondue et j'ai eu comme une révélation de ce que pourrait être notre avenir. J'ai longuement réfléchi, dans ces heures de silence et d'inaction. La mort, que j'avais vue de si près, semblait avoir éclairé toutes choses de son flambeau, et peut-être aussi la faiblesse physique atténuait-elle le besoin d'activité et d'énergie qui me tourmentait jadis. Puis, un jour, vous vous êtes endormie près de moi. Je vous regardais. Vous sembliez agitée; des sanglots soulevaient votre poitrine; vous étiez pâlie par tant de veilles et de fatigues. Mais jamais, chère Jane, vous ne m'aviez parue plus charmante ! Cependant, je lisais la tristesse dans ces yeux creusés; mille incidents semblaient surgir de ma mémoire et me causaient du remords. Je vous avais souvent traitée de femme romanesque, incapable de comprendre les choses positives. Moi, je me croyais raisonnable !... Ah ! n'étais-je pas le fou ? — le fou qui trouve un trésor et passe à côté sans le recueillir ? Je ne sais quel sentiment s'éleva, fort et vif, dans mon cœur. Je compris que je m'éveillais à une nouvelle vie, et que désormais, mon bonheur ne pourrait dépendre que du vôtre. Tout le jour, je vous regardai, active, calme et douce. Une beauté nouvelle semblait vous envelopper et s'insinuer dans mon âme avec une douceur infinie. Ah ! c'est qu'ici-bas toutes les choses et tous les êtres empruntent une beauté plus grande à la sphère qui leur est propre. La femme est créée pour le foyer, c'est là qu'il faut la voir, et c'est là qu'on l'aime vraiment et purement !... voilà ma confession, Jane, j'attends que vous prononciez sur moi.

J'étais si heureuse ! Mes yeux rencontrèrent les siens, et je me mis à pleurer de joie, appuyée sur son épaule; je sentais que nous étions maintenant un seul et même cœur. Aucune parole ne fut dite. Ne savions-nous pas désormais nous entendre sans parler ?

Puis, quand j'eus essuyé les larmes de bonheur qui inondaient mon visage, Lawrence me fit raconter mes peines, s'accusant sans cesse, et bénissant ce qu'il appelait l'*heureux* accident qui avait changé son cœur.

« Ainsi, dis-je, vous aimez ce tête-à-tête ? Plus tant de bals ? plus de travail exagéré, moins de politique ?

— Non, non ! adieu les efforts d'ambition, j'en suis à jamais guéri.

— De longues causeries ? des lectures à deux ? Vous ne sourirez plus quand papa racontera l'histoire de sa jeunesse... Et surtout, surtout, cher Lawrence, vous m'aimerez sérieusement, je serai votre amie, votre confidente, votre consolatrice, comme vous serez mon soutien ?

Il m'embrassa tendrement, puis se levant, prit une rose qu'il plaça dans mes cheveux.

« Gardez-la en souvenir de ce jour, » dit-il.

Alors, une autre pensée me vint. « Lawrence, moi aussi j'ai à vous faire une confidence... D'abord, dites-moi si vous ne pensez pas que nous puissions être encore plus heureux.

— Certes non ! s'écria-t-il avec une vivacité qui me déconcerta un peu.

— Quoi ! pas même un peu plus ? Songez-y bien ! Si Dieu nous avait bénis, s'il nous envoyait un baby, — un baby blanc, rose, souriant ?... »

J'épiai sa physionomie, et je le vis sourire. Je cachai ma tête sur son épaule, et, raffermissant ma voix, je dis, en fermant les yeux : « Eh bien, oui ! Lawrence, s'il plaît à Dieu, je serai mère ! »

Rien ne me répondit. J'ouvris les yeux... Une larme, — oui, une larme roulait sur sa joue... Mon Dieu, je suis trop heureuse !

Un an après...

Lawrence reconnaît maintenant, que le cher petit nous a vraiment apporté un surcroît de bonheur. Il l'aime aussi tendrement que moi, et nous rêvons d'avenir sur cette petite tête chérie. Il sera beau, il sera brillant, il sera heureux, si Dieu nous exauce ; mais surtout il sera bon, et nous lui apprendrons que si le Seigneur, dans sa générosité infinie, nous donne ici-bas des joies saintes et douces, c'est au logis qu'il les faut chercher.

Où, nous sommes heureux. Nous nous aimons. Lawrence m'associe à tous ses travaux, je suis fière de lui, fière surtout de son désintéressement. Il parviendra, mais il n'intrigue plus, et désormais, le moi a disparu de ses plans d'avenir. Ah ! oui, il faut songer à la fortune, à la situation de notre future famille. Dieu le permet ; mais s'y l'on s'y absorbe, c'est toujours au détriment du bonheur.

Sainte affection, union intime des âmes, soleil du foyer, charme de la vie, vous rayonnerez toujours en nous, rendant la prospérité plus radieuse, et illuminant les heures sombres !...

M. MAYRAN.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CONSERVATION DES RAISINS

Ce procédé consiste à laisser le raisin sur la treille jusqu'à la fin du mois d'octobre et même plus tard ; à le couper avant les gelées en laissant chaque grappe fixée à un morceau du sarment de la longueur de cinq ou six entre-nœuds, dont trois ou quatre au-dessous de la grappe, et trois au-dessus. Le bout supérieur de ce sarment est enduit de cire à greffer pour empêcher toute évaporation des liquides, qui se trouvent encore dans le tissu fibreux.

Chaque grappe étant ainsi préparée, il ne reste plus qu'à introduire l'extrémité inférieure du sarment dans une fiole remplie d'eau, à laquelle on ajoute, pour empêcher sa putréfaction, cinq grammes de charbon pulvérisé pour chaque fiole. C'est ce charbon qui est tout le secret. On bouche ensuite la fiole avec de la cire, et la préparation est terminée. On dispose alors les fioles le long des murs du fruitier, dans une sorte de râtelier, à la distance de dix centimètres les uns des autres.

Ce procédé de conservation est, comme on le voit, aussi simple que peu coûteux, et l'on peut offrir à ses invités du beau et excellent chasselas à la fin du mois de mai.

Les soins à donner pendant cette période con-

servatrice, sont : de retrancher de temps en temps les grains qui commencent à pourrir, et d'empêcher pendant les grands froids que la température du fruitier descende au-dessous de zéro.

..

OEUF SUR LE PLAT A LA CRÈME

Cassez les œufs comme à l'ordinaire, dans le beurre ; mêlez aussitôt au blanc des œufs de la crème (une cuillerée par œuf) et ne cessez pas de remuer ce blanc et cette crème jusqu'à ce qu'ils soient incorporés l'un dans l'autre. Les jaunes doivent être comme entourés d'une crème blanche et délicate.

..

CANARD AU SANG (recette normande)

Il faut avoir un canard vivant et le faire tuer en lui enfonceant une longue aiguille dans la cervelle ; il souffre moins et son sang se coagule aussitôt.

On prend ce sang quand on vide l'animal ; on le saupoudre de sel et de poivre, on y met un ognon et on hache sang et ognon aussi fin que possible ; on remet ce hachis dans le corps du canard, on le trousse, on le passe au beurre et on le laisse cuire doucement, en ajoutant à la sauce du bouillon et un bouquet.

LE TIR AUX PIGEONS

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Quoi! vous tuez ces pigeons blancs,
Ces messagers doux et fidèles
Qui, bravant le feu des Uhlans,
Vous apportaient à tire-d'ailes,
De Paris, les échos sanglants,
Et de vos enfants, des nouvelles?

Quoi! vous traitez en ennemis,
Pour apprendre à faire la guerre,
Ceux qui restèrent vos amis,
Alors que vous n'en aviez guère!...
Voilà donc le bonheur promis
A vos compagnons en misère!

Hélas! joyeux comme autrefois,
Alors qu'ils servaient notre France,
Et se fiant à votre voix,
Leur troupe légère s'élance...
Nos soldats ont reçu la croix;
Eux, ont la mort pour récompense.

Par vanité, pour un peu d'or,
Vous les avez choisis pour cibles...
Frappez-les donc dans leur essor
Ces envoyés incorruptibles,
Qui, gratis, partiraient encor,
S'il revenait des jours terribles!

Visez, tirez... tirez sur eux...
Leur sang pur, en coulant, vous sacre
Vainqueur de ces tournois hideux,
De nos combats vil simulacre!
Qu'ils expirent donc sous vos yeux,
Que pas un n'échappe au massacre...

Puis, ce soir, vantez vos exploits,
Et, tandis que dans la montagne
Des blessés la mourante voix
Appellera quelque compagne
Qui ne doit plus revoir nos bois,
Faites pétiller le champagne!

Criez : Hurrah pour le tireur!...
Qu'il triomphe! que rien ne lasse
Et son entrain et son ardeur;
Que lui fait un sang dont la trace
Ne doit point tacher son honneur?...
En tuant, il a tant de grâce!

BARONNE DE PAGÈS.

REVUE MUSICALE

Graziella.—La Clef d'Or.—L'Album de Piano-Revue.

Les créations idéales du grand poète Lamartine sont de celles qui ne peuvent s'encadrer dans les réalités du théâtre moderne. Les plus vaporeuses apparitions se changent bien vite en quelqu'héroïne ordinaire, dépouillée de toute grâce poétique; aussi quelle que soit la délicatesse avec laquelle M. Jules Barbier a traité le sujet de *Graziella*, et quoique M. Antony Choudens, élève de Georges Bizet, ait révélé, dans sa partition, de sérieuses qualités, ils n'ont produit qu'une œuvre monotone, sans couleur, sans lumière, et nous dirons même sans sourire.

Cependant, quelques pages heureuses de l'ouvrage ont été appréciées du public; telles sont, dans le premier acte, une vive et piquante tarentelle, un joli duettino et la romance de Cecco, qui est d'un sentiment très-dramatique. On a remarqué dans le second acte, fort court d'ailleurs, un duo d'une excellente facture, entre Stéphane et Graziella. Espérons que le jeune compositeur, se distinguera dans un ouvrage d'un genre moins difficile et plus pratique.

On sait que la *Clef d'Or*, comédie lyrique de M. Octave Feuillet, avait été destinée au Théâtre-Français. Dans les scènes et proverbes, le littéraire académicien avait brodé la *Clef d'Or* des plus délicieuses arabesques qu'on puisse imaginer. C'est M. Eugène Gauthier qui a eu l'idée de s'en emparer pour la mettre en musique, ce qui ne convenait guère à l'auteur d'une comédie de style. Pour le convaincre et l'entraîner, on eut d'abord recours aux vers charmants de M. Louis Gallet, et au comédien de race, Frédéric Achard, qui chante à ses heures par tradition de famille. Dans cet ouvrage, M. Eugène Gauthier a remonté le courant révolutionnaire lyrique, il a évoqué Grétry, Dalayrac puis Adolphe Adam. Dans cette voie, le compositeur eût dû mettre une sourdine sur le bruit des cuivres qui jurait essentiellement

avec le genre fin et délicat du libretto; on assure qu'après les deux ou trois premières représentations, l'orchestre s'est dégagé de ce lourd accompagnement.

Il y a un joli duo :

Elle a vingt ans, il a cent ans...

qui a produit un charmant effet, et rappelle beaucoup la manière naïve de Grétry.

Un mélodieux *arrioso*, chanté par Bouhy, qui a été chaleureusement applaudi de l'auditoire; la romance d'Achard, la mélodie de la mariée, les strophes du capitaine Bouhy :

O pays breton! ô pays que j'aime!...

L'air du rossignolet admirablement chanté et vocalisé par mademoiselle Marimon; enfin le bouquet musical de la soirée, page chantée par Achard avec une verve inimitable; tels sont les principaux morceaux qui assurent à l'ouvrage de M. Eugène Gauthier une longue série de représentations.

★ ★

L'Administration du *Journal des Demoiselles* prévient ses abonnés qu'elle est en mesure de leur fournir, dès à présent, le magnifique Album de *Piano-Revue*, réunissant tous les numéros parus depuis janvier dernier, lesquels forment un recueil d'une centaine de morceaux, les uns classiques, dus aux compositeurs les plus célèbres, les autres nouveaux, écrits par les auteurs connus et préférés du monde parisien.

Pour que les personnes qui désireront offrir ce beau et utile volume en cadeau d'étrennes, sachent de quoi il se compose, nous en donnons, dans notre numéro de décembre, une appréciation exacte, ainsi que la nomenclature des pièces de choix qu'il renferme. Nous y joindrons les conditions de prix, qui seront de beaucoup au-dessous de la valeur intrinsèque de cette publication.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

31 octobre, Paris.

Le dernier soleil d'octobre va descendre à l'horizon, ma chérie; et, demain, commencera le *mois noir* si bien nommé de la sorte par nos aïeux : le mois noir durant lequel les dernières feuilles se détachent pour laisser à nu le squelette sombre des forêts; le mois noir où les nuées grises estompent le ciel, masquant l'azur, interceptant la lumière... le mois noir qui commence dans un glas de mort, ravive les poignants souvenirs, nous incline sur des tombes et nous enveloppe de deuil... C'est une lamentable préface aux rigueurs de l'hiver, n'est-il pas vrai? Aussi, en lisant cette préface, bien des âmes se sentent-elles glisser de la mélancolie au découragement, et du découragement à la désespérance... A quoi bon, se disent-elles, chanter le printemps et saluer l'été, puisqu'ils doivent s'effeuiller et s'éteindre dans les froides brumes de l'automne? A quoi bon former les nœuds de l'amitié sainte et des amours sacrées, puisque la mort les brise et que l'isolement leur succède?... A quoi bon aimer la vie puisqu'elle s'assombrit fatalement à mesure que nous y avançons, puisque le soir a plus d'ombres que l'aurore n'avait de rayons?... A quoi bon?...

Ah! ma chère Florence, n'est-ce pas indéfiniment que l'on pourrait redire cette interrogation douloureuse?...

Indéfiniment, oui, mais non sans danger, car enfin, si nous ne faisons que traverser la vie, si la terre n'est pour nous qu'un lieu de pèlerinage, s'il n'est ni chrétien ni sage de nous attacher trop aux choses de ce monde, nous devons y prendre goût dans une certaine mesure puisque c'est Dieu qui les règle! Et la terre qu'il arrosa de son sang rédempteur, qu'il pare et embellit de ses dons, nous enchaîne bien à elle par quelques attaches permises! et la vie nous peut inspirer légitimement quelque amour puisque c'est un don de la munificence éternelle.

Pour moi, je la porte assez allègrement, d'ordinaire, sans en trouver le poids trop lourd; cependant, il est des heures où certaines défaillances

m'envahissent... alors je me fais à moi-même un petit sermon dans le ton des quelques lignes qui précèdent, et je reprends courage. Une grande tâche, des devoirs éclatants à remplir me stimuleraient peut-être mieux que mes propres exhortations, car rien n'attache à la vie comme le rôle important qu'on y joue, et le perfide orgueil aide parfois, hélas! notre conscience à nous lancer en avant... Mais, à défaut de ces puissants moteurs de bon et de mauvais aloi, en dehors des joies de famille et d'amitié, je trouve dans ma mission modeste un attrait vivifiant, et les menus travaux dont mon existence est remplie y répandent un charme qui m'aide à l'aimer. En définitive, les grands ensembles se composent de petits détails; et ce n'est point perdre mon temps, ce n'est point gaspiller mon cœur et mon intelligence, que de moissonner épi par épi la gerbe où nos amies inconnues du Nord et du Midi, de la jeune Amérique et de la vieille Europe, des plus lointaines contrées, enfin, comme de la banlieue de Paris, pourront choisir un grain fécond!...

Dans cette fortifiante pensée, je me suis mise à l'œuvre aujourd'hui, animée d'un beau zèle; et comme je suis un peu extrême en tout, comme je veux me donner sans partage à nos chères abonnées, je me barricade chez moi et je m'interdis toute sortie. Qu'on frappe à ma porte, que l'on y carillonne, qu'on me réclame à grands cris, je n'y suis point, c'est convenu, c'est entendu, c'est décrété! et Jeannette sait bien que le *sanctuaire*, où s'élaborent tant de surprises, d'attentions et de gâteries pour nos lectrices, est verrouillé pour tout le monde à commencer par elle-même. Aussi n'oserait-elle pas...

Eh bien! qu'est-ce? O témérité des témérités! en croirai-je mes yeux? Comment! voici la docile Jeannette, Jeannette *elle-même* en révolte contre mes interdictions! Elle pousse ma porte d'un air insinuant quoique troublé; elle s'avance d'un pas audacieux quoique tremblant! Je crois même qu'elle va porter la rébellion jusqu'à interrompre mon travail par l'accent berrichon de sa voix téméraire quoique balbutiante.

Elle a parlé!

Mademoiselle...

« Laissez-moi, Jeannette; je n'ai pas le temps de vous entendre.

— Il faut pourtant bien que j'avertisse mademoiselle...

— Vous voyez bien que je corrige des épreuves; n'insistez pas.

— Mais... c'est qu'elles pourraient peut-être bien finir par entrer de force; voilà trois fois qu'elles reviennent aujourd'hui et la plus grande a dit qu'elles vont s'asseoir sur l'escalier jusqu'à ce que mademoiselle rentresse. »

Jeannette a des velléités grammaticales qui ne sont pas toujours d'une heureuse venue.

« Mais de qui parlez-vous, enfin ?

— Ma foi, je ne sais pas; elles ne m'ont pas dit leurs noms; mais c'est quatre dames bien impatientes que mademoiselle les regresse !

— Des naturelles du Congo, pour insister avec cette indiscretion ! pensai-je impatientée. Puisque, décidément, je n'ai plus de chez-moi, ouvrez donc les portes à deux battants. »

Pendant que Jeannette elle-même portait ma réponse aux visiteuses, je me faisais de celles-ci un portrait peu séduisant :

« Ce sont des provinciales naïves qui viennent me demander un abonnement plutôt que de s'adresser à qui de droit, sans doute. Elles portent peut-être encore des crinolines et des robes à bretelles; elles « foulent l'asphalte des boulevards » et « visitent les curiosités de la Capitale » pour la première fois ! »

Le froufrou de plusieurs robes interrompit mes conjectures. Ces robes, de couleurs neutres et de coupe irréprochable, n'étaient pas plus à la mode d'hier qu'à celle de demain, mais à la mode d'aujourd'hui; la note juste pour la vraie élégance. On les portait avec une simplicité pleine d'aisance qui me fit, du premier coup, deviner des parisiennes... ou des abonnées.

Pourquoi ris-tu, Florence?... Je sais bien, moqueuse, je sais bien que la grâce et le bon goût ne sont point fatalement inhérents au titre d'abonnée du *Journal des Demoiselles*; mais je sais en même temps que les travaux, les conseils et les efforts de nos collaboratrices les cultivent et les développent depuis la Pointe-à-Pitre, Smolensk et Tombouctou, jusqu'aux bourgades les plus calomniées de France et que, grâce à elles, un jour luira où toutes les femmes qui les lisent, deviendront parisiennes par droit de bon goût. Ah !

Ici, je t'entends formuler les réflexions les plus gris sombre sur les inconvénients du bon goût, trop loin poussé; sur les dangers du « Parisianisme » exagéré. Je les approuve... en bloc; mais je me contente de te répondre que nous nous efforçons de nous maintenir dans le juste milieu, ce qui est la perfection, mon enfant ! et je laisse la parole à nos pari... non, à nos abonnées désireuses de la prendre.

Les premières lèvres qui s'entr'ouvrent sont estompées d'un duvet qui commence à n'être plus soyeux; un nez quelque peu grec les surmonte; deux yeux vifs éclairent le visage où plus d'un pli fâcheux accuse la trace des ans; ces yeux regardent les gens bien en face et l'on devine qu'ils peuvent, à l'occasion, changer leur sourire actuel en une expression sévère; évidemment, quand cette madame a des vérités... vraies à dire, cela ne doit pas lui coûter par trop.

« Mademoiselle, pardonnez, je vous en prie, notre manière un peu vive de pénétrer d'assaut dans la place; mais nous venons en députation; nous avons juré de vous voir et nous n'aurions pas osé reprendre la route de Chambon où l'on nous attendra dans deux jours, sans avoir rempli notre mission.

« Chambon?... où se trouve...

— Chambon-sur-Voneize, chef-lieu de canton du département de la Creuse, à vingt-trois kilomètres Sud-Est de Boussac; quinze cents habitants...

— Excusez mon ignorance, madame, interrompis-je en remarquant l'air un peu narquois de mon interlocutrice; mais...

— Oh ! mon Dieu ! nous ne prétendons à aucune espèce de notoriété; peu nous importe qu'on connaisse ou non notre existence; nous ne nous en intéressons pas moins au reste du monde et nous aimons à nous tenir au courant de ce qui s'y passe. Or, le *Journal des Demoiselles* nous y aidant fort, nous l'avons pris en gré et nous tenions à vous le dire sans autre compliment. »

Je m'inclinai.

Une petite main gantée de noir écartant alors un voile de crêpe, un visage empreint de mélancolie m'apparut et une douce voix me dit :

« Vous permettrez, n'est-ce pas, mademoiselle, que ce ne soit pas seulement une visite d'abonnées, une visite administrative, en quelque sorte ? Les âmes se devinent, même à distance; et j'avoue que la mienne se sent attirée vers la vôtre par... »

— Bon ! voici Marthe qui se lance dans le sentiment ! remarque la première discoureuse; vous allez la trouver horriblement provinciale, n'est-il pas vrai ? Mais, que voulez-vous ? quand on est restée veuve à vingt ans, et que l'on vit seule dans un manoir cerné par les grenouilles, auprès d'un père infirme, l'imagination s'exalte et...

— L'imagination n'influe en rien sur mes sentiments pour mademoiselle et pour la direction du journal, chère madame Courtois; les réalités qui émanent de cette publication me rendent trop de services pour que je ne lui voue pas en retour une reconnaissance légitime. Quand mon vieux père gémit dans son fauteuil roulant, que son chien aveugle ronfle au coin de l'âtre en compagnie du chat qui file; quand les grenouilles légendaires coassent dans les douves et que le vent d'hiver se lamente à travers les tourelles...

— Marthe, Marthe, vous tournez à la poésie, ma petite!

— Je tournerais parfois au drame sans les sympathiques auteurs qui me distraient et me conseillent chaque mois; et peut-être tomberais-je dans l'inaction découragée, si mon indolence n'avait, pour stimulants, les innombrables renseignements, indications, recettes et avis qui peuvent nous rendre, si nous voulons nous y prêter, d'habiles ouvrières et presque des artistes.

— Pour ça, maman, c'est vrai! affirma une grande jeune fille blonde, aussi mince que longue, répondant au nom vif d'Henriette. Si nous voulions exécuter seulement la moitié des modèles qui nous sont envoyés chaque mois, toute notre année y serait employée utilement; nous pourrions en remonter à nos femmes de chambre, à nos professeurs, à vous-même! et il nous deviendrait facile de toucher à tout avec succès.

— Touche-à-tout! Je ne le lui fais pas dire. C'est le surnom que j'inflige à ma fille en punition de son amour du butinage, mademoiselle. Le journal a bien progressé depuis quelques années, il faut le reconnaître; la direction a résolu ce problème de donner, pour un prix minime, des annexes d'un prix bien supérieur à celui de l'abonnement. Eh bien! de toutes ces annexes, Henriette ne fait qu'une bouchée, et son appétit augmente en proportion de la pâture que vous lui livrez. Vous lui donnez énormément, vous lui donnez beaucoup trop, mais elle ne dira jamais: c'est assez, et elle accepterait plus encore!

— Oh! maman.

— Oh! ma fille, ne disais-tu pas hier:

« Quel dommage que l'édition chamois ne reçoive pas des patrons découpés comme l'édition orange!

— Il semble que l'on ait prévu votre désir, mademoiselle, interrompis-je en lui tendant le numéro de demain. Voici un patron taillé par une habile faiseuse, en un papier souple et fort; vous en recevrez plusieurs ainsi dans le cours de l'année prochaine.

— Quel bonheur! s'exclama la jolie blonde en déployant le patron; vois donc, Irma, la bonne coupe! Quelles facilités nous puiserons dans cette heureuse innovation! quelle économie de temps et d'argent! quels perfectionnements dans la confection de nos vêtements!

— Oh! pour moi, la coupe des vêtements m'importe peu, riposta la jeune fille que je n'avais pas remarquée encore. Quand on est laide et mal tournée comme je le suis, ce qu'on a de mieux à faire c'est de s'habiller d'un sac. Un progrès d'un autre genre me toucherait davantage.

— Et lequel? demandai-je.

— Celui des travaux manuels. Je ne suis guère bonne qu'à cela, voyez-vous, mademoiselle; toute la poésie que madame Marthe possède en trop, je

l'ai en moins; mon intelligence manque absolument de souplesse et de variété, contrairement à celle de ma brillante amie Touche-à-tout. Aussi, très-humiliée en tout ce qui est imagination, arts et poésie, ai-je voulu me faire une supériorité différente: l'adresse des doigts.

— Ah! par exemple, elle y est parvenue, affirma madame Courtois en caressant sa petite moustache. Elle inonde ses amis et même ses ennemis de cadeaux de sa façon; pas une loterie où elle ne brille au premier rang! pas une vente de charité qu'elle ne fasse monter à grands coups d'aiguille! Irma n'est pas riche, et s'il lui fallait payer à prix d'argent les cadeaux qu'elle prodigue, elle aurait vite déposé son bilan; mais la petite fée, avec la baguette qui s'appelle aiguille ou crochet, frappe sur une corne d'abondance inépuisable.

— Inépuisable, non, ma tante. J'en suis arrivée à ne plus pouvoir varier mes effets, et je me vois forcée de me répéter. Aussi la perspective des étrennes à donner m'inspire-t-elle une certaine mélancolie: il me faudra retourner dans le même cercle comme un cheval de manège, et...

— Consolerez-vous, mademoiselle, interrompis-je de nouveau, recourant une fois de plus au numéro du lendemain; vos désirs, comme ceux de votre cousine, étaient prévus, et nous avons couru au-devant d'eux!... Si nombreux que soient vos amis et les membres de votre famille, si différents d'âge et de situation qu'ils se trouvent, voici, dans la planche ci-jointe, des surprises utiles et charmantes pour chacun d'eux. Regardez.

— C'est merveilleux! c'est merveilleux! répétait l'aimable laideron que le plaisir de la découverte illumina d'un éclair de beauté. Rien n'y manque! rien n'est oublié! rien n'est même négligé! Les dessins tracés sur papier fin peuvent être appliqués sur les étoffes sans l'ennui des calques! les raccords sont indiqués si clairement qu'une aveugle les verrait et qu'une idiote les comprendrait! les angles sont tournés d'avance pour chaque côté de l'objet à broder! les...

— Un peu moins d'exaltation, ma nièce! tous ces perfectionnements ont leur mauvais côté. Je n'aime pas qu'on mâche ainsi la besogne aux jeunes filles; ce n'est jamais qu'au profit de leur indolence et de leur maladresse, entendez-vous, mademoiselle Jeanne?

— J'entends et je comprends, madame; mais vous ne convaincriez pas la direction du Journal qui rêve de bien autres perfectionnements encore.

— Eh bien!... mais... qu'elle les exécute, alors!

Je souris de cette inconséquence de madame Courtois.

« Elle les exécutera si vous le voulez, mesdames, c'est-à-dire si vous augmentez vos rangs de telle sorte que votre phalange, déjà si nombreuse, puisse enfin s'appeler légion! beaucoup





Novembre

Dreyer & Poiré

4127

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Orrouet 2

Costumes des Magasins de la Paix, rue du 4 Septembre, N^{os} 23-25-27.

Tenturerie Européenne, Boul. Poissonnière, 26.

Ayuntamiento de Madrid

d'entre vous l'ont compris et font une intelligente propagande, qui porte déjà ses fruits... Que toutes les imitent et nous pourrons, nous aussi, adopter la fière devise de Fouquet : « *Quo non ascendam ?* »

— « Où ne monterai-je pas ? » traduit la jeune veuve pour ses compagnes. »

A Chambon-sur-Voeize, chef-lieu de canton (Creuse), vingt-trois kilomètres Sud-Est de Bous-sac, quinze cents habitants, il est donc des femmes qui étudient le latin tout en brodant des pantoufles. Bravo, mesdames !

A cet endroit de la conférence, Jeannette, elle-même, annonça en bredouillant que ma mère m'attendait pour dîner, et les quatre visiteuses se levèrent pour sortir. D'un accord spontané, nous sommes dit : « Au revoir ! » et cet au-revoir est une promesse. Le potage fume ; Jeannette elle-même revient avec des gestes d'appel désespérés. A toi aussi, ma chérie, à toi surtout, je dis « Au revoir ! »

Ta JEANNE.

MODES

La plupart des maisons de commerce parisiennes annoncent la mise en vente de leurs nouveautés pour la saison d'hiver ; les tissus de fantaisie y tiennent une grande place.

Les différents types d'étoffes nouvelles sont des façonnés, des brochés en laine et soie, du granité de laine à rayures satinées formant des espèces de nœuds grossiers d'un singulier effet ; de la neigeuse, puis des filets de soie simples sur fond de cachemire ; des matelassés gaufrés d'un seul ton ou de deux ou trois teintes mélangées. Le moelleux de presque tous ces tissus vient de leur genre de fabrication, les brins de laine qui les composent étant cardés au lieu d'être tordus ; c'est ce qui, en même temps, produit une espèce de bourre extérieure.

Le mélange de laine et soie permet à nos fabricants de composer une infinité de jolis genres ; ainsi de petits damiers brillants sur fond granité, des vermicelles en soie et laine, de plusieurs tons, etc.

Le cachemire n'est nullement détrôné par cette abondance de tissus de fantaisie. Il reste préféré pour la confection des costumes sérieux, et se trouve à différents prix selon sa provenance.

Le cachemire d'Ecosse, à bon marché, suffit pour costumes ordinaires ; quant à celui de l'Inde, sa grande vogue paraît se calmer.

Le vrai cachemire est fort cher, mais d'une grande durée, d'une charmante souplesse et d'un très-agréable porter.

Le cachemire Sibérien est une jolie nouveauté. Tous ces cachemires divers s'organisent avec de la soie ou du velours, de même teinte ou d'un degré plus foncé.

Les couleurs favorites du moment, sont : loutre, vieil or, vert tilleul, feutre, bleu azur, prune de Monsieur. La nouveauté la plus intéressante du moment est la passementerie. Jamais en aucun temps elle n'a offert plus de variété, ni une plus

grande perfection. Le mélange de la broderie et des perles est ce qu'il y a de plus goûté : perles d'acier, perles clair de lune, perles mordorées, gorge de pigeon, etc.

La broderie en laine ou en soie est pleine sur fond à jour, et les perles employées avec modération n'en jettent que plus de feux. Le tout est rehaussé de franges en soie et perles, ou tout en pluie de perles, posées sur un effilé de soie.

Les boutons sont aussi d'une grande diversité. Il y en a de jolis en nacre noire. Le burgos, un peu de la nature du coquillage, est très-élégant. D'autres en verroterie, plus ou moins fine, sont assortis aux ornements perlés ; on les pose de bien des façons. En général, on en emploie une grande quantité. Ils sont souvent disposés au travers de la passementerie ; quelquefois placés le long du dos des confections, en plusieurs rangées ; aussi le long de la couture de la manche ; puis en collier et en ornements de poche.

La forme *Princesse* dominera dans les toilettes d'hiver, sans cependant exclure les polonaises, tunique juives, orientales, etc.

Un joli modèle de polonaise fermée en biais, est celui dont l'un des devants est assez ample pour aller se draper et se fixer au bas du dos. Des aiguillettes et des cordelières mélangées de glands ornent les bords de l'ouverture, qui rabat sur la partie large. Une passementerie à jours et des franges garnissent la polonaise tout autour. Celle que j'ai vue était en tissu nouveau vert mousse sur un jupon de velours vert Prusse, très-sombre. Col et manches de velours.

Un point important dans la confection d'une toilette, c'est la réussite et la pose de la manche, dont l'agencement ne peut se déterminer que quand le costume est en voie d'exécution. La manche doit être en harmonie, comme garnitures, avec le reste de la toilette. Ainsi, une robe simple demande une manche simple. C'est pour-

quoi souvent, avec la coupe princesse, on adopte généralement une manche plate et étroite, fermée sur le dessus par une ou plusieurs lignes de boutons.

Parfois, la manche se termine par un parement plat, réel ou simulé. Inutile d'en garnir le bord, puisqu'en matière de lingerie, la manche rabattue est à l'ordre du jour.

Avec une toilette du soir, la manche se termine à mi-bras par une garniture et des nœuds de ruban. Dentelle blanche en dedans. Le grand col Médicis carré, rond ou à pointes, se portera encore pour les diners ou réunions intimes de cet hiver. Il est accompagné de hautes manchettes semblables genre Louis XIII.

On voit de charmantes chemisettes plissées et brodées convenant bien aux jeunes filles, dans l'intérieur des costumes bretons.

Les polonaises à ceinture et les corsages froncés se font moins avec les tissus épais de l'hiver. Cependant, pour les fillettes et les jeunes filles minces, c'est une simple et jolie façon qui autorise la ceinture de cuir avec la suspension d'objets dont l'usage leur est fort commode.

La disposition des costumes à plastron semble devoir se maintenir pendant cette saison. On fait beaucoup de plastrons plissés en long. Ils doivent, en tout cas, différer du corps principal de la toilette qui, souvent, est uni; il sera façonné, ou brodé, ou garni de galons, dentelles, etc. Il y en a de perlés, d'autres en velours uni ou frappé. Col et manches assortis.

Un genre de costumes simple et très comme il faut, se compose d'une polonaise avec jupon et paletots pareils en cachemire marron très-foncé ou vert très-sombre, n'ayant pour tout ornement qu'un gros liséré de popeline écrue, et boutons de même étoffe. — Chapeau de feutre de couleur

semblable avec plume écrue. Gants de Saxe idem.

Plus habillés sont ceux de faille et velours ou faille et cachemire, forme princesse, dont le devant se compose de draperies alternées de biais, de l'une et l'autre étoffe, garnis à trois places différentes de doubles effilés perlés ou non. Le derrière de la robe est à queue taillée très-longue pour pouvoir former deux ou trois draperies tombantes. Le bas de la queue est orné de deux biais étagés, desquels sort un petit volant plissé. Le corsage est à basque, seulement devant, avec effilés; manches étroites avec petit plissé et effilés. Si l'on veut, on posera sur le corsage une passementerie perlée de couleur assortie à la nuance de la toilette. Elle devra former bretelle par devant et se terminer en pointe par derrière, un peu au-dessus de la taille. Le vêtement sera orné de biais et d'effilés.

La mode des pèlerines a pris une trop grande extension pendant la saison des eaux et des voyages, pour ne pas durer tout l'hiver encore. Le supplément des deux ou trois collets sera, d'ailleurs, d'un précieux concours contre le froid. On voit de fort jolis manteaux dans ce style. Il y en a en cachemire doublé de soie et de flanelle; d'autres en petit drap, en tissus de soie pointillée imperceptiblement; les uns garnis de petits bords de fourrure surmontés d'ornements ou de broderies perlées; à d'autres, la fourrure est remplacée par de beaux effilés de soie mélangés de pluie de perles clair de lune ou autres. Le dos de ces manteaux est entièrement garni d'échelles de glands de perles, de boutons de broderies, etc.

Les manteaux de drap imperméable, si utiles pendant les vilains jours, se font en paletot cintré à taille longue, à manche et à petit capuchon. Ceux qui nous viennent d'Angleterre ont un cachet difficile à imiter.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les tissus de fantaisie que chaque saison nouvelle fait apparaître ne peuvent, malgré leur très-heureuse combinaison de nuances, faire tort au tissu de cachemire de l'Inde, qui restera toujours l'étoffe privilégiée des femmes élégantes et de bon goût. Le cachemire de l'Inde, à cause de la beauté, de la souplesse et de la finesse de son tissu, s'emploie indifféremment pour les costumes de ville et les toilettes habillées, dîner ou petite soirée; l'addition d'une jupe de faille et plus de garnitures en rendent tout de suite l'aspect très-élégant. Nous venons d'examiner la collection des cachemires de la Compagnie des Indes, et nous pouvons affirmer à nos lectrices qu'on ne peut voir un choix plus joli des cou-

leurs à la mode, et, dans ces couleurs, une gamme de tons plus complète; aussi le réassortiment est certain si l'on veut combiner un costume avec une jupe de faille que l'on aurait. Dans le cas d'un réassortiment nous engageons nos abonnées à envoyer un échantillon de l'étoffe.

Parmi les nombreuses qualités de cachemires de l'Inde, nous vous signalerons les plus courantes: celles à 8, 10, 12 et 15 fr.; passé ce prix, on arrive à des qualités tellement belles que leur emploi s'adresse aux femmes supérieurement élégantes; elles coûtent, 20, 25, 30 et 35 fr. le mètre. Les premières ont un mètre vingt cent. de largeur et les plus chères ont un mètre vingt-cinq et même un mètre trente-cinq.



Novembre

4127 BIS

Journal des Demoiselles

Rue Quatre 2

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Costumes de petites filles des Magasins de la Paix, n. 2 et 3, du 1^{er} Septembre 23-27. Maison Lacour, spécialité pour costumes de petites garçons. Robes de Chambre, 2 et 3. Toulousiens de la Compagnie des Indes. 18^e Roumouren. 31^e. Machines à coudre Wheeler & Wilson. 21^e B. B. Boston.

Nous vous signalerons encore les tissus de l'Inde bourrette qui seront fort employés pour les polonaises et les robes princesse, et le cachemire de l'Inde chenillé. Ce dernier présente des combinaisons de couleurs très-heureuses ; le bleu Vincennes est chenillé de mousse et de bleu pâle ; le beige de marron et blanc, le gris perle de noir et blanc, le loutre de marron et blanc, etc., etc. Un autre tissu de l'Inde est piqué de soie de différentes couleurs et convient pour le costume complet ; il a un mètre quarante centimètres de largeur—largeur exceptionnelle—et coûte 14 fr. le mètre ; le fond noir et gris bleu mélangé est piqué de mais et de corne d'or ; le bronze, de tilleul et de gris perle ; le noir et gris de gris perle ; nous ne citons que quelques dispositions mais il s'en trouve bien d'autres.

Les autres cachemires fantaisie rayés, brochés, nous ne faisons que vous les rappeler, voulant réserver quelques lignes aux tissus qui peuvent s'employer en paletot, jaquette et pardessus. Les cachemires de l'Inde, que l'on pourrait appeler drap de l'Inde, vu leur épaisseur, sont magnifiques. Les teintes cachou, feutre, grise, vigogne, beige sont les seules appropriées à cet emploi, et la tunique assortie fera un costume de ville ou de voyage des plus confortables. Nous prions nos lectrices d'écrire directement 34, boulevard Haussmann à la Compagnie des Indes, tant pour les envois d'échantillons que pour les réassortiments. Ils sont expédiés franco.

Voici maintenant des renseignements très-utiles, qu'iseraient, j'en suis certaine, bien accueillis de nos lectrices ; ils leur aideront à utiliser des robes défraîchies ou de couleurs anciennes n'ayant plus cours auprès de la mode. Nous vous avons déjà dit que la *Teinturerie Européenne*, 26, boulevard Poissonnière, se charge de teindre les costumes en nuance foncée ou claire, ainsi qu'en noir fin, sans qu'il soit besoin de découper les garnitures de ruches ou de volants ; les costumes combinés soie et laine peuvent également se teindre sans craindre une différence de ton entre les étoffes. Le procédé employé ne s'appliquait d'abord qu'à la teinture noire ; aujourd'hui il s'applique aux couleurs à la mode, ce qui constitue un grand progrès. M. Périnaud, un chimiste très-distingué, a fait faire par ses inventions successives de grands progrès à la teinturerie ; après avoir inventé le système de tendeur pour teindre les soies sans les casser, le système d'appât par frictions pour supprimer cette multitude de trous d'épingles qui maculaient les tissus teints, il vient de compléter — on pourrait dire son œuvre — en créant le système d'assouplissage des soieries pour lequel il a pris un brevet. Par ce système, la soie teinte est aussi souple qu'une belle soie neuve ; elle ne casse pas, et elle a les reflets veloutés des belles failles.

J'ai vu une robe de poul de soie teinte en noir

fin, qui certes ne le cédait en rien aux poults de soie neufs avec lesquels nous la comparions ; un costume en petite soie légère loutre, un autre marron, un autre gris, teints avec leurs volants plissés, leur grand volant à tête bouillonnée ; un costume en sultane noire était on ne peut mieux réussi. Si l'on veut changer la forme du costume ou l'utiliser en le combinant avec une autre étoffe, il est préférable de le découdre. Nous appuyons sur la teinture des soieries en nuances fines et à la mode, parce que ces tissus si chers peuvent, grâce aux inventions de M. Périnaud, s'employer et faire le même honneur qu'une soie neuve. La teinture en réserve des cachemires français et de l'Inde est exécutée d'une façon parfaite ainsi que celle des ameublements et dans les couleurs les plus fines.

On nous demande de vouloir bien préciser quelles sont les étoffes de grand deuil en dehors du cachemire, que l'on peut porter sans sortir des règles prescrites par le deuil. Voici les renseignements qui nous sont donnés par une des premières maisons de deuil, la Scabieuse, 10, rue de la Paix. Nous les transmettons à nos lectrices, après avoir jugé par nous-même de la beauté et de la solidité des tissus, qui sont garantis ; ce sont : le barpoor, l'épinglé, l'épingline, la faye de laine, le Radzivil, l'armure ciselée, le drap havanais, le grain de poudre, le drap Chambord, l'ondulée, etc., etc., tissus mats, mais de différentes fabrications.

Pour le deuil moins sévère, ce sont les armures de laine à dessins variés, la toile de Bade unie et pékin satin, la popeline pékin, la serge de laine et un grand choix de damassés donnant des dispositions très-riches. Pour les robes plus habillées, on ne peut trouver plus belle étoffe que les armures de soie à dessins anciens, dessins exclusifs, et la Sicilienne en 60 et 130 centimètres de largeur et aussi la popeline de Lyon. Quant aux tissus de fantaisie pour demi-deuil, ils sont très-nombreux ; et les hautes nouveautés dans les couleurs scabieuse, pensée, violet marine et grise sont si charmantes qu'elles sont choisies même par les femmes qui ne sont pas en deuil. Nous terminerons cette nomenclature en citant les molletons rayés, les neigeuses, le tartan rayé et à carreaux coupés, des armures noires et blanches, chaudes et moelleuses étoffes destinées aux robes de chambre.

Les envois d'échantillons seront expédiés dans les vingt-quatre heures, et toute commande de 25 fr. expédiée franco contre remboursement.

TRAVAUX DE FANTAISIE POUR CADEAUX
DU PREMIER DE L'AN

De mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan, Paris.

Je viens, mesdemoiselles, vous donner les ren-

seignements nécessaires pour vous aider à combiner les petits travaux destinés en surprise à ceux que vous aimez, surprises d'autant plus agréables que vous y aurez employé vos heures de loisir. Voici en fait de nouveauté une broderie au passé faite sur canevas et en soie plate nommée aujourd'hui soie de Chine. Cette broderie, ombrée avec les teintes et les dessins Louis XIII, s'applique à tous les ouvrages grands ou petits, fauteuil, pouff, coussin, écran, chaise; ceci pour les premiers : vide-poche, écran à main, dessous de vase. Voici pour les seconds : le fond en soie, fait d'un point de fantaisie, aide singulièrement à mettre en relief ces dessins de style qui plaisent tant. Quant aux petits travaux montés, il y a les étagères en bambou doré avec lambrequin de drap bleu ou autre, appliqué de fleurs et d'une guirlande courante de feuilles et de boutons de rose. Le prix des deux lambrequins, un échantillon, les fournitures, est de 12 francs et celui de la monture 18 francs.

Les ouvrages sur satin, avec appliques de satin, font aussi nouveauté. Ce sont des boîtes à bijoux, des sachets, des pelotes. Un dessus de boîte est en satin bronze avec encadrement de feuilles en satin ponceau retenues par le simple point de chausson; courant au-dessus, guirlande de feuillage et de fleurettes. Le prix d'un carré pour boîte à bijoux est de 12 fr., le montage de 14 fr.

Les travaux sur cuir sont toujours de mode, surtout ceux sur cuir rouge imitant le cuir de Russie; les broderies camaïeu sont d'un relief très-prononcé du plus heureux effet.

Un buvard sur cuir rouge a un dessin disposé originalement; c'est une branche de fleurs jetée et formant l'angle gauche, tandis que l'angle supérieur et en biais reçoit des ornements du meilleur goût.

Un thermomètre, un vide-poche, un porte-journaux, une boîte à cigares, un porte-cigares, un porte-cartes sont de charmants cadeaux. Le prix du porte-cigares est de 12 fr., fournitures et échantillon, et 15 fr. le montage. Le porte-cartes 10 fr. et le montage 8 francs.

Mademoiselle Lecker nous a montré un magnifique album de photographies qui vient de lui être commandé : la couverture en cuir rouge est merveilleusement brodée au passé avec les initiales dans un encadrement; on en prépare de plusieurs grandeurs. A côté de ces beaux ouvrages, en voici de plus modestes, qui font bien plaisir aux mamans qui les reçoivent. Ce sont pour les babies des bas au crochet neige, qui coûtent 4 fr. 50 c. la paire, des brassières et des pèlerines à capuchon au même crochet à 5 fr. 50 et 12 francs; puis des fichus au crochet faits en

laine mohair, une nouvelle laine excessivement fine qui rend l'ouvrage léger comme une dentelle. On en fait des cravates — au crochet — avec encadrement de couleur.

Le mois prochain nous vous dirons ce que novembre aura fait éclore.

★ ★

GANTS ET MITAINES

De la maison de madame veuve Leconte, rue du Quatre-Septembre, 31.

Nous vous avons dit, mesdemoiselles, tout le succès qu'ont obtenu l'hiver dernier et cet été les mitaines en filet; eh bien, ce succès s'affirme encore et nous vous prévenons que les mitaines seront de mise, cet hiver, au théâtre ainsi qu'aux réunions dansantes, sauteries intimes et diners. C'est une fantaisie qui semble faite exprès pour vous, elle est jeune et économique : une paire de mitaines vous fera bien certainement la saison. Les plus habillées sont en filet de soie blanche brodé; la longueur ajoute encore à leur élégance; celles en soie noire sont aussi charmantes, et il y en a qui jouent la dentelle; le prix alors devient assez élevé. La longueur qui représente deux boutons coûte 5 fr. 75 c.; quatre boutons, 7 fr. 50 c.; six boutons, 9 fr. A douze et quinze boutons, 18 et 25 fr.; ce sont de petites merveilles de finesse et de broderie. A 7 et 9 fr. elles sont très-suffisamment jolies. Pour le bal, les mariages, le gant Régence lacé blanc est ce qui se fait de mieux. Cette nouvelle manière de fermer le gant est ingénieuse; elle soutient le bras sans le comprimer, comme le fait le bouton : il coûte 8 fr. 75 c.; 12 fr. 50 c. et 15 fr. 50 c. à quatre, six et huit boutons.

Nous vous citerons encore le gant royal en très-beau chevreau glacé qui coûte 5 fr. 75 c. la paire; le gant norvégien en peau, glacé, garni intérieurement d'une fourrure de soie douce et chaude qui ne grossit pas la main : il coûte 5 fr. 50 c.; 6 fr. 50 c. et 8 fr. 75 c., selon la longueur. Nous rappellerons que chez madame Leconte se trouvent d'excellents produits hygiéniques pour la toilette. La lotion et la pâte épilatoire enlèvent le duvet trop prononcé du visage et des bras. Voici pour nos nouvelles abonnées, les divers modes d'envoi de cette maison : franco à partir de 18 fr., contre un bon de poste contenu dans la lettre de commandé, et franco contre remboursement à partir de 28 fr. Au-dessous de 18 fr. ajouter 35 ou 50 cent., selon la grosseur du paquet, pour le port.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES 4127

Modèles des magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre, 23-27.
Chapeaux de M^{me} Azam, maison C. Coutot, avenue de l'Opéra, 55.

Première toilette.—Robe en neigeuse bourrette vert bronze, de forme princesse devant et à corsage montant; une draperie de faille, bordée d'un double liséré de tons différents, est jetée sur la jupe, où elle est retenue par de grandes aiguillettes en passementerie de laine. Petit col rabattu en faille, bordé tout autour d'un large biais en neigeuse, liséré de faille bronze de deux tons comme la draperie; manche à parement de faille avec revers en neigeuse. Paletot en diagonale de soie noire à plastron évasé, marqué par deux rangées de boutons noirs zébrés d'incrustations en nacre blanche; pattes de velours sur les poches; parement de la manche en velours découpé, assorti aux pattes qui forment les poches. — Chapeau de velours bronze avec liséré de faille bronze pâle; devant, nœud de velours formant diadème, sur lequel est posé un oiseau de paradis; dessous, torsade de velours, mêlée de faille; derrière, nœud à longs pans, en satin de la nuance du velours.

Deuxième toilette. — Robe princesse en drap blanc ivoire, avec plastron de velours loutre, descendant jusqu'aux pieds; plissé de faille loutre au bas de la jupe tout autour, sauf la largeur du plastron. Quille fendue rouleautée de faille et boutonnée par de gros boutons de velours; elle s'arrête à la hauteur de la poche; un petit revers de velours la termine. Traîne rouleautée, relevée de chaque côté en gros plis retenus par des boutons; trois collets carrick rabattant les uns sur les autres font le seul ornement du corsage. — Toque à fond mou en velours loutre, avec large couronne de petites plumes de coq terminée par une aile; plume frisée bleu de ciel à droite; nœud de satin bleu tombant derrière.

GRAVURE DE MODES, 4127 bis

Toilettes d'enfants des magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre, 23-27.

Costumes de petits garçons de M. Lacroix, galerie Colbert, 2.

Chapeaux de M^{me} Tarot, 4, rue Favart.

Toilette de petite fille de 6 à 8 ans. — En reps bourrette prune à fils rouges et jaunes; elle forme paletot devant, se boutonne de côté; comme bordure, un double liséré prune et ponceau. Le paletot est flottant à la couture de côté à partir de la taille; au milieu du dos, un gros pli est retenu au-dessous de la taille par deux pointes lisérées tenant aux petits côtés, entre lesquelles est enfermé un petit plissé de faille prune; poche et parement assortis à l'ornement du dos; col rabattu se terminant en revers devant, où l'encolure, légèrement abattue, reçoit un nœud de faille prune et ponceau; boutons prune brodés en ponceau. — Petite toque en satin prune à bord relevé derrière; nœud cerise sur les cheveux; une grande plume posée en guirlande tout autour et, sur le côté, nœud de satin et petite aile ponceau.

Toilette de petite fille de 8 à 10 ans. — Robe princesse en matelassé de soie bleu marine, le dos, en cinq morceaux avec ganse de soie bleu pâle dans les coutures, est terminé très-bas sur une petite jupe, plissée, en dents coquillées doublées de faille claire; un biais en matelassé, avec passant en ganse de soie, forme col carré derrière bordé d'un plissé de faille. Poche carrée, bordée d'un biais avec passant, au-dessus d'un plissé de faille. Parement de manthe orné de même. — Chapeau de velours bleu marine orné de faille; derrière, cocarde de faille, et sur la calotte, touffe de boutons de roses mousseuses avec petite traîne.

Toilette de fillette de 12 à 14 ans. — Jupe en drap olive ornée de deux larges biais piqués avec passants de satin. Corsage plissé devant et dos; les plis disposés symétriquement se rencontrent au milieu et sont arrêtés à la ceinture par des piqués. Col rabattu rond

derrière et carré devant avec revers. Manche à parement carré piqué, ouvert sur le dessus et dont un angle se rabat en revers piqué; deux plis piqués au côté opposé à ce revers. Ceinture-écharpe en drap piqué, supportant une poche aumônière en drap piqué, bordée de satin, comme le corsage, col, parement, ceinture, etc. — Chapeau de feutre noir à calotte ronde, orné d'une draperie de peluche olive et d'une bande de plumes de faisan; deux petites ailes vertes de côté.

Costume de petit garçon de 8 à 10 ans. — Pantalon mi-bouffant en casimir vert bouteille retombant sur la jarrettière. — Veste marine un peu ajustée, avec petits boutons de métal (1); grand col de velours bordé de galon, carré derrière, dégagé devant. Manche à petit parement de velours retenu par un bouton. — Chapeau de feutre noir avec corde de soie bleue et noire enroulée autour de la calotte; petite aile de côté.

Costume de petit garçon de 4 à 6 ans. — Jupe en velours noir, plate devant et plissée tout autour; paletot long fermé au cou par une patte avec deux boutons et ouvert sur un gilet boutonné un peu plus bas que la taille; le paletot est à double basque fendue, ornée de boutons et de ganses simulant des boutonnières; petite poche de montre bordée de galon. — Chapeau andalou en feutre bordé d'un large velours; sur le côté, petit pompon d'où part une cordelière très-fine, terminée par deux glands de chène.

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX
POUR ÉTRENNES.

Dessin de M. Sénart, 35, rue de Verneuil.

MOTIFS COMPLETS, pour remplacer l'impression sur étoffe. Vous bâtissez le dessin sur l'étoffe et vous travaillez sur ce trace; puis, lorsque la broderie est terminée, vous enlevez le papier par morceau.

1 à 9 bis, PETIT VÊTEMENT D'INTÉRIEUR. — Afin de faciliter, pour faire la broderie, la disposition des différentes pièces, nous avons mis à chaque motif le numéro correspondant à celui du tracé diminué, donné à la page 1 du cahier de novembre. Le dessin est en soutache; vous faites les croisillons des épis en points lancés en gros cordonnet ou en laine anglaise; vous les faites avant de poser la soutache, le petit bouquet de trois points lancés est fait après. Voir l'explication dans le cahier.

1 et 1 bis. — Devant.

2 à 2 ter. — Traverses; vous les brodez sur une bande ou un galon, et vous les posez sur le plastron; elles sont fixées à droite seulement et contre les boutonnières; lorsque le vêtement est fermé, on les agrafe à gauche sous le bord du devant.

3 et 3 bis. — Petit côté du dos; c'est seulement une petite pointe que l'on joint sur la couture au motif du dos pour le compléter.

4 et 4 bis. — Dos.

6 et 6 bis. — Traverse de la manche; elle est brodée sur une bande de 6 à 8 centimètres, de hauteur et posée sur le trait où sont arrêtés les plis.

7 à 7 ter. — Milieu et angles du collet.

8. — Col.

9 et 9 bis. — Poches; un trait léger a été laissé au bord pour faciliter la pose du dessin à distance des traits marqués à la roulette.

10 ESSUIE-PLUMES. — Il est brodé en cordonnet sur drap ou velours; la branche à cinq feuilles est festonnée, celle du milieu, ayant au milieu les deux points du feston qui forment nervure, aux autres feuilles le point de feston, est en dehors. Avant de poser les deux soutaches, vous faites le lien qui réunit le bas des fleurs; vous le faites blanc en bro-

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 novembre.

derie au passé, et sur ce lien vous ajoutez trois points noués mais. Il est facile de modifier les couleurs selon le goût de la personne à laquelle on destine cet objet. Le dessin gagnerait encore en faisant la feuille du milieu de teinte moyenne et les deux de chaque côté dégradant en plus clair.

11, SERVIETTE À THÉ. — Soutache ou point lancé en blanc ou de couleur, sur toile gris de lin; même lorsque vous feriez l'encadrement en soutache, le bouquet du milieu doit être fait en points lancés; le bouquet des coins est en broderie mate, ou bien le contour des fruits marqué seulement par un gros cordonnet mat.

12, SERVIETTE À MARRONS. — Soutache sur toile Veronèse ou tissu en laine. On peut choisir telles nuances que l'on veut, et remplacer les deux soutaches par deux grosses laines *bouffées* fixées par des points d'arrêt.

13, PELOTE DE BUREAU. — Vous la brodez sur drap, en soutache de nuance tranchante. Afin de pouvoir trouver place pour ce joli petit dessin, nous avons dû séparer les quatre angles; vous n'aurez qu'à les poser sur votre carré en drap, en coupant bien droit et réunissant les lettres de raccord.

14 et 14 bis, CALOTTE GRECQUE. — Le dessin est complet; vous le faites sur drap ou velours, en soutache de soie, ou en gros cordonnet, fixé par des points d'arrêt; les branchages intérieurs sont en points lancés, soit de la même teinte que la soutache, soit de nuance tranchante, soit de même teinte mais plus claire.

15 et 15 bis, PORTE-LETTRÉS. — Comme pour la pelote, il nous a fallu séparer en deux chacune des deux parties; les deux morceaux du haut portant n° 15, forment le devant; les deux du bas n° 15 bis sont le tracé du haut du porte-lettres; vous assemblerez les parties n° 15, puis celles n° 15 bis. Sur peau d'alle-

magne, ou drap couleur cuir ou gris, le dessin est en soutache et en broderie au passé.

16 et 16 bis, PANTOUFLES. — Les deux dessus de pied portent le n° 16, les talons n° 16 bis. On les brode sur drap ou velours, en soutache de cinq couleurs différentes, comme celles indiquées sur notre modèle; ou on les prendra toutes de même nuance, mais de tons fondus, ce qui produit un très-joli effet, soit que l'on place la plus foncée au milieu, soit qu'on la fasse partir de l'un des bords.

17 et 17 bis, PANTOUFLES. — Dessus de pied les deux n° 17, talons n° 17 bis. Vous les brodez sur drap, velours ou satin, avec de la soutache de soie, vous posez deux soutaches l'une contre l'autre, puis vous faites les pois de même nuance graduée; la teinte du dessin est indiquée par le teinté plus ou moins foncé. On peut aussi les faire en soutache de laine, les pois brodés en laine sur coutil ou toile canevas.

PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE.

Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan. PRIE-DIEU. — Appui; nos lectrices recevront le mois prochain l'autre partie du Prie-Dieu.

CALENDRIER.

BOUQUET-ÉVENTAIL. — Première partie du calendrier de 1878. Les explications, pour le montage, seront données avec le complément.

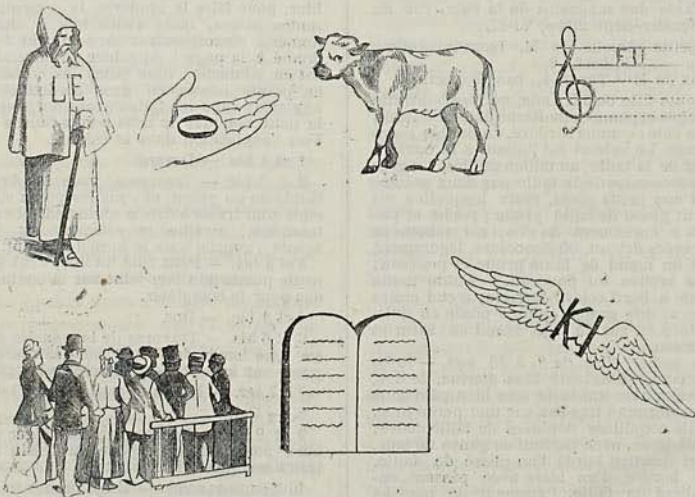
N° CAHIER.

Vêtement d'intérieur. — Chemise de nuit. — Capote et toque en crochet tunisien, pour baby. — Écran de cheminée. — Petit châle neigeuse. — Album pour souvenirs mortuaires. — Petite étagère. — Matinée. — Pardessus pour fillette. — Toilette en cachemire.

PATRON COUPÉ.

VÊTEMENT D'INTÉRIEUR. — Voir le cahier, page 1, et la grande planche de travaux en soutache.

RÉBUS



Explication du rébus d'Octobre : Mets-toi avec les bons et tu seras bon.

Les mots de l'Enigme contenue dans le numéro d'Octobre, sont : Cher, rivière; chère, adjectif; chair, chaire, chère et cher, adverbe.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY